

# Maupassant

## Volume 2



# Maupassant

Volume 2



## **The Project Gutenberg eBook of Œuvres complètes de Guy de Maupassant - volume 02**

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Œuvres complètes de Guy de Maupassant - volume 02

Author: Guy de Maupassant

Release date: April 3, 2014 [eBook #45312]

Most recently updated: October 24, 2024

Language: French

Other information and formats: [www.gutenberg.org/ebooks/45312](http://www.gutenberg.org/ebooks/45312)

Credits: Produced by Claudine Corbasson and the Online Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net> (This file was produced from images generously made available by The Internet Archive/Canadian Libraries)

**\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK ŒUVRES  
COMPLÈTES DE GUY DE MAUPASSANT - VOLUME 02 \*\*\***

---

Au lecteur

**ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
GUY DE MAUPASSANT**

---

LA PRÉSENTE ÉDITION  
DES  
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUY DE MAUPASSANT  
A ÉTÉ TIRÉE  
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE  
EN VERTU D'UNE AUTORISATION  
DE M. LE GARDE DES SCEAUX  
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION  
100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE

SAVOIR:

60 exemplaires (1 à 60) sur japon ancien.  
20 exemplaires (61 à 80) sur japon impérial.  
20 exemplaires (81 à 100) sur chine.

---

*Le texte de ce volume  
est conforme à celui de l'édition originale: Des Vers.  
Paris, Charpentier, 1880,  
avec addition de:*  
Lettres de M<sup>me</sup> Laure de Maupassant à Gustave Flaubert  
(*inédit*).  
Poésies inédites.

---

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
GUY DE MAUPASSANT

---

DES VERS

---

# LETTRES

DE M<sup>ME</sup> LAURE DE MAUPASSANT

À GUSTAVE FLAUBERT



POÉSIES INÉDITES



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17



MDCCCXVIII

*Tous droits réservés.*



À

GUSTAVE FLAUBERT

*à l'illustre et paternel ami  
que j'aime de toute ma tendresse,  
à l'irréprochable maître  
que j'admire avant tous.*



## **TABLE DES MATIÈRES**



# LETTRES

DE M<sup>ME</sup> LAURE DE MAUPASSANT

## À GUSTAVE FLAUBERT

Nous plaçons en tête de ce volume, qui fut le début littéraire de Maupassant, les lettres que M<sup>me</sup> de Maupassant, sa mère, adressait à Gustave Flaubert au sujet de la vocation littéraire du jeune Guy.

Étretat, le 16 mars 1866.

Si quelque chose peut adoucir une profonde douleur, c'est de la voir réellement comprise, et ta lettre, mon vieil ami, m'a apporté la seule consolation qui peut aller jusqu'à mon cœur. Tu as évoqué pour moi les communs souvenirs de nos jeunes années, et j'ai revu cette maison de la grande rue peuplée d'hôtes bien-aimés que le tombeau a pris presque tous. Mon pauvre vieux père, si respectable et si bon; mon frère, si intelligent, si distingué, si exceptionnel; puis ma mère, ma chère et excellente mère, partie la dernière pour aller rejoindre les autres.—Mon Dieu! que la vie est triste, et que le temps, qui s'en va toujours, sème d'amertume sur sa route!

X

L'épreuve terrible que je viens de traverser m'a trouvée plus forte que tu ne l'aurais cru, que je ne l'aurais cru moi-même. J'ai pu rester jusqu'à la fin près de la dépouille de notre chère morte, et j'ai passé deux nuits en face de ce visage qui avait retrouvé, dans le calme suprême, quelque chose de son expression d'autrefois. La pauvre Virginie est accourue tout de suite à mon appel, et s'est jetée en sanglotant dans mes bras; mais quand je lui ai proposé de la conduire au lit de notre mère, ses forces l'ont trahie et je l'ai vue dans un tel état que j'ai dû la supplier de s'en retourner à Bornansbusc, près de son mari et de ses enfants. Elle m'a quittée en effet, mais l'angoisse

de l'éloignement lui a paru plus impossible encore à supporter, et elle a trouvé le courage de venir le lendemain partager ma lugubre veille!— J'éprouve quelque soulagement à te parler de tout cela, parce que je connais ta vieille et bonne amitié. J'ai été, moi, tout particulièrement frappée par le sort, et il n'est guère étonnant que je me rattache ardemment au passé, tout rempli de douces visions; mais toi, que la vie d'artiste entraîne dans son tourbillon, toi, mon cher Gustave, qui as vu se réaliser ce rêve éblouissant de la célébrité, tu as gardé pourtant, comme moi-même, la religion des choses d'autrefois; tu sais en parler avec le cœur, et il est facile de deviner que, toi aussi, tu regardes tout ce passé comme le temps le plus XI heureux de ta vie. Tu la revois souvent, cette terrasse pleine de soleil, et tu entends encore chanter les oiseaux de la volière!

A présent il faut que je m'efforce de tourner mes yeux vers l'avenir; j'ai deux enfants, que j'aime de toutes mes forces, et qui me donneront peut-être encore quelques beaux jours. Le plus jeune n'est, jusqu'à présent, qu'un brave petit paysan, mais l'aîné est un jeune homme, déjà sérieux. Le pauvre garçon a vu et compris bien des choses et il est presque trop mûri pour ses quinze ans. Il te rappellera son oncle Alfred, auquel il ressemble sous bien des rapports, et je suis sûre que tu l'aimeras. Je viens d'être obligée de le retirer de la maison religieuse d'Yvetot, où l'on m'a refusé une dispense de maigre exigée par les médecins; c'est une singulière manière de comprendre la religion du Christ ou je ne m'y connais pas!... Mon fils n'est point sérieusement malade; mais il souffre d'un affaiblissement nerveux qui demande un régime très tonique, et puis, il ne se plaisait guère là-bas; l'austérité de cette vie de cloître allait mal à sa nature impressionnable et fine, et le pauvre enfant étouffait derrière ces hautes murailles qui ne laissaient arriver aucun bruit du dehors. Je crois que je vais le mettre au lycée du Havre pour dix-huit mois et que j'irai ensuite m'établir à Paris pour les années de rhétorique et de philosophie. Hervé sera demi-pensionnaire XII dans un collège quelconque et je pourrai ainsi veiller moi-même sur mes deux chers trésors.

Tu vois que je t'ai écrit longuement, mon cher camarade, et je sens que cela m'a fait du bien. Adieu, pense quelquefois à notre amitié d'enfance et reçois une bien cordiale et bien affectueuse poignée de main.

Étretat, le 29 janvier 1872.

Il faut, mon cher camarade, que je vienne te serrer les mains. A la bonne heure, cela s'appelle parler, et dire aux gens leurs vérités, bien en face. Ce que tu as fait est beau et brave, et notre pauvre Bouilhet, méconnu jusqu'à l'insulte par cette troupe d'oisons stupides, est joliment vengé par ta plume. Quelle distribution, bon Dieu! il y en a pour tout le monde! Allez donc, vous autres; prenez, attrapez, ramassez, à chacun sa part. Courbez l'échine, le poids est lourd et vous aurez beau faire, vous ne parviendrez jamais à vous relever<sup>[1]</sup>.

J'applaudis, mon bon ami, j'applaudis de tout mon cœur et de toutes mes forces.

### XIII

Guy est encore ici, près de moi, et c'est ensemble que nous avons lu cette lettre si éloquente, si indignée, si railleuse. Tu nous as fait passer de bons moments dans notre solitude où les distractions sont rares, surtout les distractions de cette qualité. Mon fils voulait t'écrire, j'ai fait valoir mon droit, et je t'apporte tous ses compliments avec tous les miens. Nous avons, du reste, pris l'habitude de causer de nos amis le soir au coin du feu, et ton nom revient toujours, comme c'est justice. Guy me raconte la dernière visite qu'il t'a faite à Paris, et me fait passer par toutes les impressions qu'il a ressenties en t'entendant lire les dernières poésies du pauvre Louis Bouilhet. Il m'assure que tu le consultais parfois, il en était tout fier, il se sentait grandi, et moi, je te remercie de ce que tu fais, de ce que tu es pour ce garçon. Je sens que je ne suis pas seule à me souvenir du temps passé, de ce bon temps où nos deux familles n'en faisaient qu'une, pour ainsi dire. Quand je regarde en arrière et que j'évoque tout ce qui n'est plus, il se produit à mes yeux un étrange effet de perspective. C'est le lointain qui vient en avant, que je touche du doigt, et c'est le présent qui s'efface et pâlit. Rien ne peut donc les faire oublier, ces heureuses années d'enfance et de jeunesse. Tu veux des nouvelles de ma santé? Ces nouvelles sont toutes à peu près les

mêmes. Je ne suis pas précisément malade; XIV je me sens excessivement, effroyablement faible. Il y a des instants où ma tête est comme brisée et où je me demande positivement si je veille ou si je rêve. Cette impression est courte, mais très pénible, c'est une véritable détresse.

Pourtant notre hiver, ici, ne s'est pas trop mal passé. Le temps a été fort doux, souvent beau, et les fleurs n'ont pas disparu de mon jardin. Mes deux fils sont avec moi, ils sont excellents garçons et me rendent la vie bonne autant qu'il est possible. Hervé travaille et devient un homme. Je crois qu'il ne sera pas trop en retard, malgré le temps perdu. Je serais injuste si je ne te disais qu'un mot du brave écolier qui, lui aussi, a lu et relu la fameuse lettre, et a su très bien l'apprécier. Il dit du reste qu'un campagnard peut goûter aux plaisirs de l'esprit, tout en faisant pousser son blé, ses choux et ses salades. Je ne suis pas éloignée de trouver qu'il a raison, et je le vois, sans répugnance aucune, arranger sa vie pour rester aux champs. Guy aura peut-être bien plus de mal à trouver la route qui lui convient.

Dis à ta chère mère que je l'aime et que je pense bien souvent à elle. Je serais très heureuse d'avoir de ses nouvelles et des tiennes, et si tu avais un tout petit instant pour m'écrire, ce serait vraiment une bonne action. Je te sais si occupé que je n'ose trop te le demander. Nous ne voyons pas dans les journaux si les *Poésies* de Louis XV Bouilhet et *Mlle Aïssé* seront bientôt publiées. Nous sommes bien impatientes de tenir dans nos mains ces dernières œuvres léguées par notre ami, et nous voudrions les faire venir de suite. Si tu m'écris un mot, dis-moi, je t'en prie, où et quand on pourra avoir ces livres.

Adieu, mon bon et vieil ami, je t'embrasse, ainsi que ta mère, et suis bien à vous deux, maintenant et toujours. Respects, compliments et amitiés de la part de mes fils.

LE POITTEVIN DE MAUPASSANT.



Étretat, le 19 février 1873.

MON CHER CAMARADE,

J'entends parler de toi si souvent qu'il me faut, à mon tour, donner signe de vie, et que je viens te dire merci de toute mon âme et de tout mon cœur.

Guy est si heureux d'aller chez toi tous les dimanches, d'être retenu pendant de longues heures, d'être traité avec cette familiarité si flatteuse et si douce, que toutes ses lettres disent et redisent la même chose. Le cher garçon me raconte sa vie de chaque jour; il me parle de ceux de nos amis qu'il retrouve à Paris, et des distractions <sup>XVI</sup> qu'il rencontre sur son chemin; puis, invariablement le chapitre finit ainsi: «mais la maison qui m'attire le plus, celle où je me plaise mieux qu'ailleurs, celle où je retourne sans cesse, c'est la maison de Monsieur Flaubert».—Et moi, je me garde bien de trouver cela monotone.

Je ne saurais dire, au contraire, combien j'ai de plaisir à lire ces lignes, qui ne changent un peu que dans la forme, et à voir mon fils accueilli de la sorte chez le meilleur de mes vieux amis. N'est-ce pas que je suis bien pour quelque chose dans toute cette bonne grâce? N'est-ce pas que le jeune homme te rappelle mille souvenirs de ce cher passé où notre pauvre Alfred tenait si bien sa place?

Le neveu ressemble à l'oncle, tu me l'as dit à Rouen, et je vois, non sans orgueil maternel, qu'un examen plus intime n'a pas détruit toute l'illusion.— Si tu voulais me faire bien plaisir, tu trouverais quelques minutes pour me donner toi-même de tes nouvelles. C'est si bon de voir que l'on n'est point oublié, de sentir que la solitude ne vous isole pas tout à fait, et qu'elle ne saurait toucher à la véritable amitié.

Et puis, tu me parlerais de mon fils, tu me dirais s'il t'a lu quelques-uns de ses vers, et si tu penses qu'il y ait là autre chose que de la facilité.

Tu sais combien j'ai confiance en toi; je croirai ce que tu croiras, et je suivrai tes conseils. Si <sup>XVII</sup> tu dis *oui*, nous encouragerons le bon garçon dans la voie qu'il préfère; mais si tu dis *non*, nous l'enverrons faire des perruques..... ou quelque chose comme cela..... Parle donc bien franchement à ta vieille amie.

Si tu veux à présent des nouvelles de notre vie campagnarde, j'allongerai un peu ma lettre et je remettrai une petite feuille de papier, pour

n'être point forcée d'être trop brève.

Notre hiver s'est assez bien passé, et mon compagnon, le sauvage, est dans un état superbe. Il promet d'arriver à une taille de cuirassier et se plaît à développer ses muscles avec la boxe, la savate et la canne.

Les études ne marchent pas tout à fait d'une allure aussi vive; cependant nous avançons. Pline et Sénèque, Horace et Virgile, ne sont plus du tout lettres closes pour le jeune écolier. Le jardinage a son tour aussi comme récréation, et nous nous amusons en ce moment à créer un grand potager à un demi-quart de lieue de chez nous dans la plus belle vallée du monde. Nous, nous livrons à ce travail avec une véritable passion. Tu trouveras peut-être que j'ai des goûts très vulgaires, mais j'aime à la folie les jardins potagers; ils ne me paraissent ni solennels, ni prétentieux, ils sont intimes, et pour peu que quelques fleurs viennent les animer, je les trouve tout à fait charmants. Nous aurons donc des roses à côté des pommes XVIII et des poires, des ravenelles et des violettes à côté des navets et des choux. Et puis il y a là du soleil autant qu'on en veut, une vue splendide, et tous les bruits de la campagne, depuis le laboureur jusqu'à l'insecte. Je reste en ce lieu des heures entières travaillant, me promenant et me sentant heureuse surtout de la joie de mon jeune jardinier. Il a tout ordonné, tout dessiné lui-même avec beaucoup de goût et d'adresse, plus fier à l'heure qu'il est que s'il avait écrit un poème en douze chants. A chacun sa vocation, et celle-là peut en valoir une autre.

Nous sommes ici moins isolés que tu ne pourrais penser, et nous avons encore quelques personnes à voir; on se réunit le soir trois fois par semaine. On fait de la musique, on joue aux cartes, on prend le thé et on mange force gâteaux que les jeunes filles confectionnent à qui mieux mieux. Nous avons pour voisins deux vieux artistes dont le nom ne t'est certainement pas inconnu, c'est le ménage Dorus-Gras, qui a précieusement gardé le culte des beaux-arts. Nous passons donc en revue tous les chefs-d'œuvre de la grande musique. Hier au soir c'était la symphonie pastorale avec ses chants d'oiseaux, ses bruits d'orage et ses chalumeaux; demain ce sera l'ouverture du *Jeune Henri*, avec ses fanfares qui font passer devant mes yeux une chasse tout entière. Mozart, Beethoven, Haydn, Rossini, Auber, tous les grands XIX maîtres viennent contribuer à nos jouissances. La poésie n'est

point oubliée non plus; on lit, on cause et le temps s'en va presque sans qu'on y songe.

Tu vois que pour des reclus nous ne sommes point encore trop mal partagés.

Il me semble que j'ai été bien bavarde, mon bon et cher ami, et j'ai grand'peur que tu ne sois de mon avis. Adieu donc, je t'embrasse bien cordialement et Hervé t'envoie tous ses compliments.

Quand tu verras Caroline, parle-lui de moi et offre mes souvenirs à son mari.

A toi.

LE P. DE MAUPASSANT.

---

Étretat, le 10 octobre 1873.

Cette lettre ira te trouver à Croisset, mon vieux camarade, et je voudrais bien faire comme elle. Depuis ce printemps, depuis ton invitation si pressante et si cordiale, j'ai gardé cette idée fixe d'aller te serrer la main; mais il faut attendre, attendre encore, attendre toujours, et la vie se passe ainsi. On peut quelquefois venir à bout des grands obstacles, il n'en est pas de même des petits: ceux-ci se groupent, se multiplient, et il faut céder au nombre. D'abord, j'ai été très souffrante d'une fièvre nerveuse, qui ne m'a point encore fait ~~xx~~ des adieux définitifs; puis ma maisonnette a été remplie de visiteurs pendant toute la saison des bains. J'ai eu Virginie et ses enfants, le ménage Louis Le Poittevin, Gustave de Maupassant et enfin mon bien-aimé Guy. A l'heure qu'il est je reste seule avec mon compagnon ordinaire, le jeune sauvage, qui n'a pas pu s'acclimater loin du pays natal. Les études nous occupent beaucoup: il faut arriver au baccalauréat avant le service militaire, et ce n'est point une mince affaire avec les ressources dont nous disposons. Nous avons pourtant tout espoir de réussir. Tu vois comment s'en vont mes journées, et tu me pardonnes de résister à tes instances et à mon désir; mais si tu veux être tout à fait bon et charmant, tu t'arrangeras de

manière à me faire une visite pour commencer et tu apporteras la joie dans notre ermitage. Rien de plus facile à ce qu'il me semble. Quand Guy aurait quarante-huit heures de liberté, il te prendrait en passant, et vous viendriez tous les deux jusqu'ici. Est-ce donc te demander trop, et ne peux-tu faire cela pour ta vieille amie? Allons, réfléchis, et tâche de dire oui.

Ta lettre m'a fait peine et plaisir à la fois; il est bon de se souvenir, mais il y a dans ce passé tant de points douloureux! Moi aussi, je suis souvent avec les morts, et je crois que leur image devient plus vivante, plus réelle, plus palpable, à mesure que j'avance en âge. L'avenir pourtant me sourit <sup>XXI</sup> encore dans mes deux chers garçons; mais ils sont bien forts les liens qui nous attachent aux choses et aux êtres disparus. Ils nous font sans cesse retourner la tête. Est-ce que les morts ne peuvent plus nous aimer?... Oui, tu as raison, nous avons grand besoin de nous revoir et de causer. Guy le sait bien, puisque je ne cesse de le questionner sur tout ce qui te concerne. Tu es si excellent, si parfait pour mon fils, que je ne sais comment te remercier. Le jeune homme t'appartient de cœur et d'âme, et moi, je suis comme lui, toute tienne maintenant et toujours. Adieu, mon cher compagnon, je t'embrasse de toutes mes forces.

L. P. DE MAUPASSANT.

J'ai vu Caroline et son mari, mais un instant seulement, et j'ai bien regretté de ne pouvoir les retenir un jour ou deux sur notre rivage. Offre-leur mes bien affectueux souvenirs.

---

Pavillon des Vergnies, le 23 janvier 1878.

Puisque tu appelles Guy ton fils adoptif, tu me pardonneras, mon cher Gustave, si je viens tout naturellement te parler de ce garçon. La déclaration de tendresse que tu lui as faite devant moi <sup>XXII</sup> m'a été si douce que je l'ai prise au pied de la lettre et que je m'imagine à présent qu'elle t'impose des devoirs quasi paternels. Je sais d'ailleurs que tu es au courant des choses et que le pauvre employé de ministère t'a déjà fait toutes ses doléances. Tu t'es montré excellent, comme toujours, tu l'as consolé, encouragé, et il espère

aujourd'hui, grâce à tes bonnes paroles, que l'heure est proche où il pourra quitter sa prison et dire adieu à l'aimable chef qui en garde la porte.

Si tu peux, mon cher vieil ami, faire quelque chose pour l'avenir de Guy, et lui procurer une position à sa convenance, tu seras mille fois béni, mille fois remercié; mais il n'est pas besoin que j'insiste près de toi, puisque je suis sûre d'avance que la mère et le fils peuvent compter sur ton appui. Si j'étais moins loin de Paris, je serais allée tout simplement frapper à ta porte, un soir après dîner; j'aurais réclamé une petite place au coin de ton feu et nous serions restés longtemps à causer ensemble, comme des compagnons d'enfance qui se retrouvent avec plaisir et qui s'aiment toujours, en dépit des longues séparations; mais je suis ici, à Étretat, tout engourdie par les influences narcotiques de l'hiver, du silence et de la solitude. Je ne sais encore à quelle époque je pourrai aller à Paris, cependant je crois que j'attendrai le mois de mai afin de voir l'exposition universelle. J'espère que tu ne seras pas parti pour la Normandie et <sup>XXIII</sup> que je te trouverai encore faubourg Saint-Honoré. Ma première visite sera pour toi et pour la chère Caroline, dont je n'entends pas parler assez souvent. Fais-lui tous mes compliments, je t'en prie, et ne crains pas d'ajouter que mon affection pour elle a quelque chose de maternel. J'ai si bien connu, j'ai tant aimé ta sœur.

Dis-moi, mon bon Gustave, est-ce que tu ne veux plus venir à Étretat? —Tâche donc de t'entendre avec Guy et de me donner quelques jours lorsqu'il viendra revoir son cher pays. Je t'adresserai bientôt ma requête de vive voix, et je serai bien maladroite si je n'obtiens pas une bonne et sérieuse promesse.

Adieu, mon ami, mon vieux camarade, je t'embrasse de tout cœur.

LAURE.

Nous devons communication des lettres de M<sup>me</sup> Laure de Maupassant à l'obligeance de M<sup>me</sup> Caroline Commanville, aujourd'hui M<sup>me</sup> Franklin Grout.

---

---

# LETTRE-PRÉFACE

XXVII

Croisset, le 19 février 1880.

MON CHER BONHOMME,

C'est donc vrai? J'avais cru d'abord à *une farce!* Mais non, je m'incline.

Eh bien, ils sont délicieux à Étampes! Allons-nous relever de tous les tribunaux du territoire français, les colonies y comprises? Et comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris, dans un journal qui n'existe plus, soit criminelle du moment qu'elle est reproduite par un journal de province? A quoi sommes-nous obligés maintenant? Que faut-il écrire? Dans quelle Boétie vivons-nous!

«Prévenu pour outrage aux mœurs *et* à la moralité publique», deux synonymes, formant deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième chef, un troisième outrage «*et* à la morale religieuse», quand j'ai comparu devant la 8<sup>e</sup> chambre avec ma *Bovary*: procès qui m'a fait une réclame gigantesque, à laquelle j'attribue les deux tiers de mon succès.

XXVIII

Bref, je n'y comprends goutte! Es-tu la victime détournée de quelque vengeance? Il y a du louche là-dessous. Veulent-ils démonétiser la République? Oui, peut-être!

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit; bien que je défie tous les tribunaux de me prouver à quoi jamais cela ait servi! Mais pour de la littérature, pour des vers, non! C'est trop fort!

Ils vont te répondre que ta poésie a des «tendances» obscènes. Avec la théorie des tendances on va loin, et il faudrait s'entendre sur cette question: «La moralité dans l'art». Ce qui est beau est moral; voilà tout, selon moi. La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas.

Tu as traité un lieu commun parfaitement; donc tu mérites des éloges, loin de mériter l'amende ou la prison. «Tout l'esprit d'un auteur», dit La Bruyère, «consiste à bien définir et à bien peindre». Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus?

Mais «le sujet», objectera Prudhomme, «le sujet, Monsieur? Deux amants, une lessivière, le bord de l'eau! Il fallait traiter cela plus délicatement, plus finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir à la fin un *vénérable ecclésiastique* ou un *bon docteur*, débitant une conférence sur les dangers de l'amour. XXIX En un mot, votre histoire pousse à *la conjonction des sexes*».

«D'abord ça n'y pousse pas! Et quand cela serait, où donc est le crime de prêcher le culte de la femme? Mais je ne prêche rien. Mes pauvres amants ne commettent même pas un adultère! Ils sont libres l'un et l'autre, sans engagement envers personne.»—Ah! tu auras beau te débattre, *le grand parti de l'ordre* trouvera des arguments. Résigne-toi.

Dénonce-lui (afin qu'il les supprime) *tous* les classiques grecs et romains sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace, et au tendre Virgile; ensuite parmi les étrangers: Shakespeare, Goëthe, Byron, Cervantès; chez nous, Rabelais «d'où découlent les lettres françaises», suivant Chateaubriand dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste, et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui), et le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution, et le père La Fontaine, et Voltaire et Jean-Jacques! Et les contes de Fées de Perrault! De quoi s'agit-il dans *Peau d'Ane*? Où se passe le quatrième acte du *Roi s'amuse*, etc.? Après quoi il faudra supprimer les livres d'histoire qui *souillent l'imagination*.

Ah! triples...

---

J'en suffoque!

Et cet excellent *Voltaire* (pas le grand homme, ~~xxx~~ le journal), qui l'autre jour me plaisantait sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la Littérature! C'est *le Voltaire* qui se trompe, et plus que jamais je crois à l'exécration inconsciente du *style*. Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis: 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en vous une force, et que le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir.

Les gouvernements ont beau changer, Monarchie, Empire, République, peu importe! *L'esthétique officielle* ne change pas! De par la vertu de leur place, les administrateurs et les magistrats ont le monopole du goût (exemple: les considérants de mon acquittement). Ils savent comment on doit écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous en convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel déjà; une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égotisme! Vous conversiez avec la muse; on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles. Embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières.

Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des voleurs; et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans faute de prosodie), et les relire, en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un ~~xxx~~ sens perfide; il en répétera quelques-uns plusieurs fois, tel que le citoyen Pinard, «le jarret, Messieurs, le jarret».

Et, pendant que ton avocat te fera signe de te contenir (un mot pouvant te perdre), tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique, pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable. Alors, il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

Mais, encore une fois, ce n'est pas possible! tu ne seras pas poursuivi! tu ne seras pas condamné! il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi? Le garde des sceaux va intervenir. On n'est plus aux beaux jours de la Restauration!

Cependant, qui sait? La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie!

Je t'embrasse.

Ton vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

---

Cette lettre-préface était précédée, dans la troisième édition Charpentier, des lignes suivantes:

Depuis que ce livre a paru (il y a un mois à peine), le merveilleux écrivain à qui il était dédié est mort, Gustave Flaubert est mort.

XXXII

Je ne veux point ici parler de cet homme de génie, que j'admire avec passion, et dont je dirai plus tard la vie quotidienne, et la pensée familière, et le cœur exquis, et l'admirable grandeur.

Mais, en tête de la nouvelle édition de ce volume «dont la dédicace l'a fait pleurer», m'écrivait-il, car il m'aimait aussi, je veux reproduire la superbe lettre qu'il m'adressa pour défendre un de mes poèmes: *Au Bord de l'Eau*, contre le parquet d'Étampes qui m'attaquait.

Je fais cela comme un suprême hommage à ce Mort, qui a emporté assurément la plus vive tendresse que j'aurai pour un homme, la plus grande admiration que je vouerai à un écrivain, la vénération la plus absolue que m'inspirera jamais un être quel qu'il soit.

Et, par là, je place encore une fois mon livre sous sa protection qui m'a déjà couvert, quand il vivait, comme un bouclier magique contre lequel n'ont point osé frapper les arrêts des magistrats.

GUY DE MAUPASSANT.

Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1880.



## LE MUR

Les fenêtres étaient ouvertes. Le salon  
Illuminé jetait des lueurs d'incendies,  
Et de grandes clartés couraient sur le gazon.  
Le parc, là-bas, semblait répondre aux mélodies  
De l'orchestre, et faisait une rumeur au loin.  
Tout chargé des senteurs des feuilles et du foin,  
L'air tiède de la nuit, comme une molle haleine,  
S'en venait caresser les épaules, mêlant  
Les émanations des bois et de la plaine  
A celles de la chair parfumée, et troublant  
D'une oscillation la flamme des bougies.  
On respirait les fleurs des champs et des cheveux.  
Quelquefois, traversant les ombres élargies,  
Un souffle froid, tombé du ciel criblé de feux,  
Apportait jusqu'à nous comme une odeur d'étoiles.

Les femmes regardaient, assises mollement,  
Muettes, l'œil noyé, de moment en moment  
Les rideaux se gonfler ainsi que font des voiles,  
Et rêvaient d'un départ à travers ce ciel d'or,  
Par ce grand océan d'astres. Une tendresse  
Douce les oppressait, comme un besoin plus fort  
D'aimer, de dire, avec une voix qui caresse,  
Tous ces vagues secrets qu'un cœur peut enfermer.  
La musique chantait et semblait parfumée;  
La nuit embaumant l'air en paraissait rythmée,  
Et l'on croyait entendre au loin les cerfs bramer.  
Mais un frisson passa parmi les robes blanches;  
Chacun quitta sa place et l'orchestre se tut,  
Car derrière un bois noir, sur un coteau pointu,

On voyait s'élever, comme un feu dans les branches,  
La lune énorme et rouge à travers les sapins.  
Et puis elle surgit au faîte, toute ronde,  
Et monta, solitaire, au fond des cieus lointains,  
Comme une face pâle errant autour du monde.

Chacun se dispersa par les chemins ombreux  
Où, sur le sable blond, ainsi qu'une eau dormante,  
La lune clairsemait sa lumière charmante.  
La nuit douce rendait les hommes amoureux,  
Au fond de leurs regards allumant une flamme.  
Et les femmes allaient, graves, le front penché,  
Ayant toutes un peu de clair de lune à l'âme.  
Les brises charriaient des langueurs de péché.

J'errais, et sans savoir pourquoi, le cœur en fête.  
Un petit rire aigu me fit tourner la tête,  
Et j'aperçus soudain la dame que j'aimais,  
Hélas! d'une façon discrète, car jamais  
Elle n'avait cessé d'être à mes vœux rebelle:  
«Votre bras, et faisons un tour de parc», dit-elle.  
Elle était gaie et folle et se moquait de tout,  
Prétendait que la lune avait l'air d'une veuve:  
«Le chemin est trop long pour aller jusqu'au bout,  
Car j'ai des souliers fins et ma toilette est neuve;  
Retournons.» Je lui pris le bras et l'entraînai.  
Alors elle courut, vagabonde et fantasque,  
Et le vent de sa robe, au hasard promené,  
Troublait l'air endormi d'un souffle de bourrasque.  
Puis elle s'arrêta, soufflant; et doucement  
Nous marchâmes sans bruit tout le long d'une allée.  
Des voix basses parlaient dans la nuit, tendrement,  
Et, parmi les rumeurs dont l'ombre était peuplée,  
On distinguait parfois comme un son de baiser.  
Alors elle jetait au ciel une roulade!  
Vite tout se taisait. On entendait passer

Une fuite rapide; et quelque amant maussade  
Et resté seul pestait contre les indiscrets.

Un rossignol chantait dans un arbre, tout près,  
Et dans la plaine, au loin, répondait une caille.

Soudain, blessant les yeux par son reflet brutal,  
Se dressa, toute blanche, une haute muraille,  
Ainsi que dans un conte un palais de métal.  
Elle semblait guetter de loin notre passage.  
«La lumière est propice à qui veut rester sage,  
Me dit-elle. Les bois sont trop sombres, la nuit.  
Asseyons-nous un peu devant ce mur qui luit.»  
Elle s'assit, riant de me voir la maudire.  
Au fond du ciel, la lune aussi me sembla rire!  
Et toutes deux d'accord, je ne sais trop pourquoi,  
Paraissaient s'apprêter à se moquer de moi.  
Donc, nous étions assis devant le grand mur blême;  
Et moi, je n'osais pas lui dire: «Je vous aime!»  
Mais comme j'étouffais, je lui pris les deux mains.  
Elle eut un pli léger de sa lèvre coquette  
Et me laissa venir comme un chasseur qui guette.

Des robes, qui passaient au fond des noirs chemins,  
Mettaient parfois dans l'ombre une blancheur douteuse.

La lune nous couvrait de ses rayons pâlis  
Et, nous enveloppant de sa clarté laiteuse,  
Faisait fondre nos cœurs à sa vue amollis.  
Elle glissait très haut, très placide et très lente,  
Et pénétrait nos chairs d'une langueur troublante.

J'épiais ma compagne, et je sentais grandir  
Dans mon être crispé, dans mes sens, dans mon âme,  
Cet étrange tourment où nous jette une femme  
Lorsque fermente en nous la fièvre du désir!  
Lorsqu'on a, chaque nuit, dans le trouble du rêve,  
Le baiser qui consent, le «oui» d'un œil fermé,

L'adorable inconnu des robes qu'on soulève,  
Le corps qui s'abandonne, immobile et pâmé,  
Et qu'en réalité la dame ne nous laisse  
Que l'espoir de surprendre un moment de faiblesse!

Ma gorge était aride; et des frissons ardents  
Me vinrent, qui faisaient s'entre-choquer mes dents,  
Une fureur d'esclave en révolte, et la joie  
De ma force pouvant saisir, comme une proie,  
Cette femme orgueilleuse et calme, dont soudain  
Je ferais sangloter le tranquille dédain!

Elle riait, moqueuse, effrontément jolie;  
Son haleine faisait une fine vapeur  
Dont j'avais soif. Mon cœur bondit; une folie  
Me prit. Je la saisis en mes bras. Elle eut peur,  
Se leva. J'enlaçai sa taille avec colère,  
Et je baisai, ployant sous moi son corps nerveux,  
Son œil, son front, sa bouche humide et ses cheveux!

La lune, triomphant, brillait de gaieté claire.

Déjà je la prenais, impétueux et fort,  
Quand je fus repoussé par un suprême effort.  
Alors recommença notre lutte éperdue  
Près du mur qui semblait une toile tendue.  
Or, dans un brusque élan nous étant retournés,  
Nous vîmes un spectacle étonnant et comique.  
Traçant dans la clarté deux corps désordonnés,  
Nos ombres agitaient une étrange mimique,  
S'attirant, s'éloignant, s'étreignant tour à tour.  
Elles semblaient jouer quelque bouffonnerie,  
Avec des gestes fous de pantins en furie,  
Esquissant drôlement la charge de l'Amour.  
Elles se tortillaient farces ou convulsives,  
Se heurtaient de la tête ainsi que des béliers;  
Puis, redressant soudain leurs tailles excessives,  
Restaient fixes, debout comme deux grands piliers.

Quelquefois, déployant quatre bras gigantesques,  
Elles se repoussaient, noires sur le mur blanc,  
Et, prises tout à coup de tendresses grotesques,  
Paraissaient se pâmer dans un baiser brûlant.

La chose étant très gaie et très inattendue,  
Elle se mit à rire.—Et comment se fâcher,  
Se débattre et défendre aux lèvres d'approcher  
Lorsqu'on rit? Un instant de gravité perdue  
Plus qu'un cœur embrasé peut sauver un amant!  
Le rossignol chantait dans son arbre. La lune  
Du fond du ciel serein recherchait vainement  
Nos deux ombres au mur et n'en voyait plus qu'une.

*Le Mur* a paru dans la *Revue moderne et naturaliste* de janvier 1880.

Le texte, assez différent d'ailleurs en certains passages, est brusquement interrompu après le vers:

Nous vîmes un spectacle étonnant et comique,

par une ligne de points. De toute la fin de la pièce, on n'a laissé subsister que l'avant-dernier paragraphe, suivi à son tour par une ligne de points. Puis vient une *Note de la Rédaction*, que voici:

«Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que nous sommes de plus en plus immoraux. Un procès nous menace. Dans cette situation et jusqu'à ce que nous soyons définitivement fixés par arrêt authentique sur notre valeur morale, nous sommes dans un grand état d'anxiété. Les choses les plus inoffensives prennent à nos yeux des dimensions processives. C'est pourquoi, par mesure d'extrême prudence, et pour ne pas aggraver notre cas, nous nous voyons obligés, à notre grand regret, de mutiler les beaux vers de M. Guy de Maupassant.

«Notre collaborateur se consolera en se remémorant les aventures de son parent M. Flaubert, dont un chef-d'œuvre, *Madame Bovary*, eut l'honneur d'être traduit en cour d'assises. Telle est la

grâce que nous nous souhaitons.»

Il est à remarquer que le procès dont il est fait mention est celui-là même qui provoqua la lettre de Flaubert et auquel il ne fut pas d'ailleurs donné suite.

## UN COUP DE SOLEIL

C'était au mois de juin. Tout paraissait en fête.  
La foule circulait bruyante et sans souci.  
Je ne sais trop pourquoi j'étais heureux aussi;  
Ce bruit, comme une ivresse, avait troublé ma tête.  
Le soleil excitait les puissances du corps,  
Il entraînait tout entier jusqu'au fond de mon être,  
Et je sentais en moi bouillonner ces transports  
Que le premier soleil au cœur d'Adam fit naître.  
Une femme passait; elle me regarda.  
Je ne sais pas quel feu son œil sur moi darda,  
De quel emportement mon âme fut saisie,  
Mais il me vint soudain comme une frénésie  
De me jeter sur elle, un désir furieux  
De l'étreindre en mes bras et de baiser sa bouche!  
Un nuage de sang, rouge, couvrit mes yeux,  
Et je crus la presser dans un baiser farouche.  
Je la serrais, je la ployais, la renversant.  
Puis, l'enlevant soudain par un effort puissant,  
Je rejetais du pied la terre, et dans l'espace  
Ruisselant de soleil, d'un bond, je l'emportais.  
Nous allions par le ciel, corps à corps, face à face.  
Et moi, toujours, vers l'astre embrasé je montais,  
La pressant sur mon sein d'une étreinte si forte  
Que dans mes bras crispés je vis qu'elle était morte...

## TERREUR.

Ce soir-là j'avais lu fort longtemps quelque auteur.  
Il était bien minuit, et tout à coup j'eus peur.  
Peur de quoi? je ne sais, mais une peur horrible.  
Je compris, haletant et frissonnant d'effroi,  
Qu'il allait se passer une chose terrible...  
Alors il me sembla sentir derrière moi  
Quelqu'un qui se tenait debout, dont la figure  
Riait d'un rire atroce, immobile et nerveux:  
Et je n'entendais rien, cependant. O torture!  
Sentir qu'il se baissait à toucher mes cheveux,  
Et qu'il allait poser sa main sur mon épaule,  
Et que j'allais mourir au bruit de sa parole!...  
Il se penchait toujours vers moi, toujours plus près;  
Et moi, pour mon salut éternel, je n'aurais  
Ni fait un mouvement ni détourné la tête...  
Ainsi que des oiseaux battus par la tempête,  
Mes pensers tournoyaient comme affolés d'horreur.  
Une sueur de mort me glaçait chaque membre,  
Et je n'entendais pas d'autre bruit dans ma chambre  
Que celui de mes dents qui claquaient de terreur.

Un craquement se fit soudain; fou d'épouvante,  
Ayant poussé le plus terrible hurlement  
Qui soit jamais sorti de poitrine vivante,  
Je tombai sur le dos, roide et sans mouvement.

## UNE CONQUÊTE.

Un jeune homme marchait le long du boulevard  
Et, sans songer à rien, il allait seul et vite,  
N'effleurant même pas de son vague regard  
Ces filles dont le rire en passant vous invite.

Mais un parfum si doux le frappa tout à coup  
Qu'il releva les yeux. Une femme divine  
Passait. A parler franc, il ne vit que son cou;  
Il était souple et rond sur une taille fine.

Il la suivit—pourquoi?—Pour rien; ainsi qu'on suit  
Un joli pied cambré qui trottine et qui fuit,  
Un bout de jupon blanc qui passe et se trémousse.  
On suit; c'est un instinct d'amour qui nous y pousse.

Il cherchait son histoire en regardant ses bas.  
Élégante? Beaucoup le sont.—La destinée  
L'avait-elle fait naître en haut ou bien en bas?  
Pauvre mais déshonnête, ou sage et fortunée?

Mais, comme elle entendait un pas suivre le sien,  
Elle se retourna. C'était une merveille.  
Il sentit en son cœur naître comme un lien  
Et voulut lui parler, sachant bien que l'oreille

Est le chemin de l'âme. Ils furent séparés  
Par un attroupement au détour d'une rue.  
Lorsqu'il eut bien maudit les badauds désœuvrés  
Et qu'il chercha sa dame, elle était disparue.

Il ressentit d'abord un véritable ennui,  
Puis, comme une âme en peine, erra de place en place,  
Se rafraîchit le front aux fontaines Wallace,  
Et rentra se coucher fort avant dans la nuit.

Vous direz qu'il avait l'âme trop ingénue;  
Si l'on ne rêvait point, que ferait-on souvent?  
Mais n'est-il pas charmant, lorsque gémit le vent,  
De rêver, près du feu, d'une belle inconnue?

De ce moment si court, huit jours il fut heureux.  
Autour de lui dansait l'essaim brillant des songes  
Qui sans cesse éveillait en son cœur amoureux  
Les pensers les plus doux et les plus doux mensonges.

Ses rêves étaient sots à dormir tout debout;  
Il bâtissait sans fin de grandes aventures.  
Lorsque l'âme est naïve et qu'un sang jeune bout,  
Notre espoir se nourrit aux folles impostures.

Il la suivait alors aux pays étrangers;  
Ensemble ils visitaient les plaines de l'Hellade,  
Et comme un chevalier d'une ancienne ballade  
Il l'arrachait toujours à d'étranges dangers.

Parfois au flanc des monts, au bord d'un précipice,  
Ils allaient échangeant de doux propos d'amour;  
Souvent même il savait saisir l'instant propice  
Pour ravir un baiser qu'on lui rendait toujours.

Puis, les mains dans les mains, et penchés aux portières  
D'une chaise de poste emportée au galop,  
Ils restaient là songeurs durant des nuits entières,  
Car la lune brillait et se mirait dans l'eau.

Tantôt il la voyait, rêveuse châtelaine,  
Aux balustres sculptés des gothiques balcons;

Tantôt folle et légère et suivant par la plaine  
Le lévrier rapide ou le vol des faucons.

Page, il avait l'esprit de se faire aimer d'elle;  
La dame au vieux baron était vite infidèle.  
Il la suivait partout, et dans les grands bois sourds  
Avec sa châtelaine il s'égarait toujours.

Pendant huit jours entiers il rêva de la sorte,  
A ses meilleurs amis il défendait sa porte;  
Ne recevait personne, et quelquefois, le soir,  
Sur un vieux banc désert, seul, il allait s'asseoir.

Un matin, il était encore de bonne heure,  
Il s'éveillait, bâillant et se frottant les yeux;  
Une troupe d'amis envahit sa demeure  
Parlant tous à la fois, avec des cris joyeux.

Le plan du jour était d'aller à la campagne,  
D'essayer un canot et d'errer dans les bois,  
De scandaliser fort les honnêtes bourgeois,  
Et de dîner sur l'herbe avec glace et champagne.

Il répondit d'abord, plein d'un parfait dédain,  
Que leur fête pour lui n'était guère attrayante;  
Mais quand il vit partir la cohorte bruyante,  
Et qu'il se trouva seul, il réfléchit soudain

Qu'on est bien pour songer sur les berges fleuries,  
Et que l'eau qui s'écoule et fuit en murmurant  
Soulève mollement les tristes rêveries  
Comme des rameaux morts qu'emporte le courant;

Et que c'est une ivresse entraînant et profonde  
De courir au hasard et boire à pleins poumons  
Le grand air libre et pur qui va des prés aux monts,  
L'âpre senteur des foins et la fraîcheur de l'onde;

Que la rive murmure et fait un bruit charmant,  
Qu'aux chansons des rameurs les peines sont bercées,  
Et que l'esprit s'égaré et flotte doucement,  
Comme au courant du fleuve, au courant des pensées.

Alors il appela son groom, sauta du lit,  
S'habilla, déjeuna, se rendit à la gare,  
Partit tranquillement en fumant un cigare,  
Et retrouva bientôt tout son monde à Marly.

Des larmes de la nuit la plaine était humide;  
Une brume légère au loin flottait encor;  
Les gais oiseaux chantaient; et le beau soleil d'or  
Jetait mainte étincelle à l'eau fraîche et limpide.

Lorsque la sève monte et que le bois verdit,  
Que de tous les côtés la grande vie éclate,  
Quand au soleil levant tout chante et resplendit,  
Le corps est plein de joie et l'âme se dilate.

Il est vrai qu'il avait noblement déjeuné,  
Quelques vapeurs de vin lui montaient à la tête;  
L'air des champs pour finir lui mit le cœur en fête,  
Quand au courant du fleuve il se vit entraîné.

Le canot lentement allait à la dérive;  
Un vent léger faisait murmurer les roseaux,  
Peuple frêle et chantant qui grandit sur la rive  
Et qui puise son âme au sein calme des eaux.

Vint le tour des rameurs, et, suivant la coutume,  
Leur chant rythmé frappa l'écho des environs;  
Et, conduits par la voix, dans l'eau blanche d'écume  
De moment en moment tombaient les avirons.

Enfin, comme on songeait à gagner la cuisine,  
D'autres canots soudain passèrent auprès d'eux;

Un rire aigu partit d'une barque voisine  
Et s'en vint droit au cœur frapper mon amoureux.

Elle! dans une barque! Étendue à l'arrière,  
Elle tenait la barre et passait en chantant!  
Il resta consterné, pâle et le cœur battant,  
Pendant que sa Beauté fuyait sur la rivière.

Il était triste encore à l'heure du dîner!  
On s'arrêta devant une petite auberge,  
Dans un jardin charmant, par des vignes borné,  
Ombragé de tilleuls, et qui longeait la berge.

Mais d'autres canotiers étaient déjà venus;  
Ils lançaient des jurons d'une voix formidable,  
Et, faisant un grand bruit, ils préparaient la table  
Qu'ils soulevaient parfois de leurs bras forts et nus.

Elle était avec eux et buvait une absinthe!  
Il demeura muet. La drôlesse sourit,  
L'appela.—Lui restait stupide.—Elle reprit:  
«Çà, tu me prenais donc, nigaud, pour une Sainte?»

Or il s'approcha d'elle en tremblant; il dîna  
A ses côtés, et même au dessert s'étonna  
De l'avoir pu rêver d'une haute famille,  
Car elle était charmante, et gaie, et bonne fille.

Elle disait: «Mon singe,» et «mon rat,» et «mon chat,»  
Lui donnait à manger au bout de sa fourchette.  
Ils partirent, le soir, tous les deux en cachette,  
Et l'on ne sut jamais dans quel lit il coucha!

Poète au cœur naïf il cherchait une perle;  
Trouvant un bijou faux, il le prit et fit bien.  
J'approuve le bon sens de cet adage ancien:  
«Quand on n'a pas de grive, il faut manger un merle.»

## NUIT DE NEIGE.

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.  
Pas un bruit, pas un son; toute vie est éteinte.  
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,  
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes.  
L'hiver s'est abattu sur toute floraison;  
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon  
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.  
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.  
De son morne regard elle parcourt la terre,  
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,  
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant;  
Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,  
Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh! la terrible nuit pour les petits oiseaux!  
Un vent glacé frissonne et court par les allées;  
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,  
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas  
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège;  
De leur œil inquiet ils regardent la neige,  
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

## ENVOI D'AMOUR

DANS LE JARDIN DES TUILERIES.

Accours, petit enfant dont j'adore la mère  
Qui pour te voir jouer sur ce banc vient s'asseoir,  
Pâle, avec les cheveux qu'on rêve à sa Chimère  
Et qu'on dirait blondis aux étoiles du soir.  
Viens là, petit enfant, donne ta lèvre rose,  
Donne tes grands yeux bleus et tes cheveux frisés;  
Je leur ferai porter un fardeau de baisers,  
Afin que, retourné près d'Elle à la nuit close,  
Quand tes bras sur son cou viendront se refermer,  
Elle trouve à ta lèvre et sur ta chevelure  
Quelque chose d'ardent ainsi qu'une brûlure!  
Quelque chose de doux comme un besoin d'aimer!  
Alors elle dira, frissonnante et troublée  
Par cet appel d'amour dont son cœur se défend,  
Prenant tous mes baisers sur ta tête bouclée:  
«Qu'est-ce que je sens donc au front de mon enfant?»

## AU BORD DE L'EAU.

### I

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir;  
Les canards engourdis s'endormaient dans la vase,  
Et l'air brûlait si fort qu'on s'attendait à voir  
Les arbres s'enflammer du sommet à la base.  
J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau  
Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux grasses,  
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt  
S'en allaient au courant, laissant de longues traces.  
Et je m'assoupissais lorsque je vis venir,  
Sous la grande lumière et la chaleur torride,  
Une fille marchant d'un pas ferme et rapide,  
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir  
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.  
La hanche large avec la taille mince, faite  
Ainsi qu'une Vénus de marbre, elle avançait  
Très droite, et sur ses reins, un peu, se balançait.  
Je la suivis, prenant l'étroite passerelle  
Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entrai derrière elle.

Elle choisit sa place, et dans un baquet d'eau,  
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.  
Elle avait tout au plus la toilette permise;  
Elle lavait son linge; et chaque mouvement  
Des bras et de la hanche accusait nettement,  
Sous le jupon collant et la mince chemise,  
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins.

Elle travaillait dur; puis, quand elle était lasse,  
Elle élevait les bras, et, superbe de grâce,  
Tendait son corps flexible en renversant ses reins.  
Mais le puissant soleil faisait craquer les planches;  
Le bateau s'entr'ouvrait comme pour respirer.  
Les femmes haletaient; on voyait sous leurs manches  
La moiteur de leurs bras par place transpirer.  
Une rougeur montait à sa gorge sanguine.  
Elle fixa sur moi son regard effronté,  
Dégrafa sa chemise, et sa ronde poitrine  
Surgit, double et luisante, en pleine liberté,  
Écartée aux sommets et d'une ampleur solide.  
Elle battait alors son linge, et chaque coup  
Agitait par moment d'un soubresaut rapide  
Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.

Un air chaud me frappait, comme un souffle de forge,  
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.  
Les coups de son battoir me tombaient sur le cœur!  
Elle me regardait d'un air un peu moqueur;  
J'approchai, l'œil tendu sur sa poitrine humide  
De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.  
Elle eut pitié de moi, me voyant très timide,  
M'aborda la première et se mit à causer.  
Comme des sons perdus m'arrivaient ses paroles.  
Je ne l'entendais pas, tant je la regardais.  
Par sa robe entr'ouverte, au loin, je me perdais,  
Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles;  
Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas  
De me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas;  
Mon passé disparut ainsi qu'une eau tarie:  
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais  
Les ivresses chanter avec leur voix sonore.  
Vers le ciel obscurci toujours je regardais,  
Et la nuit qui tombait me semblait une aurore!

## II

Elle était la première au lieu du rendez-vous.  
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux,  
Et promenant mes mains tout autour de sa taille  
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva  
Et par les prés baignés de lune se sauva.  
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille  
Qu'elle ne voyait point son pied fut arrêté.  
Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,  
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.  
Elle, que j'avais vue impudique et hardie,  
Était pâle et troublée et pleurait lentement,  
Tandis que je sentais comme un enivrement  
De force qui montait de sa faiblesse émue.

Quel est donc et d'où vient ce ferment qui remue  
Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour?

La lune illuminait les champs comme en plein jour.  
Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade  
Des grenouilles faisait un grand charivari;  
Une caille très loin jetait son double cri,  
Et, comme préludant à quelque sérénade,  
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.  
Le vent me paraissait chargé d'amours lointaines,  
Alourdi de baisers, plein des chaudes haleines  
Que l'on entend venir avec de longs frissons,  
Et qui passent roulant des ardeurs d'incendies.  
Un rut puissant tombait des brises attiédies.  
Et je pensai: «Combien, sous le ciel infini,  
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes  
Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit  
Parmi les animaux comme parmi les hommes.»  
Et moi j'aurais voulu, seul, être tous ceux-là!

Je pris et je baisai ses doigts; elle trembla.  
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande  
Et de thym, dont son linge était tout embaumé.  
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande  
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé  
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.  
Elle se débattait; mais je trouvai ses lèvres:  
Ce fut un baiser long comme une éternité  
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.  
Elle se renversa, râlant sous ma caresse;  
Sa poitrine oppressée et dure de tendresse,  
Haletait fortement avec de longs sanglots;  
Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos,  
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.  
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort,  
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort  
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.  
Les grenouilles, la caille, et les bruits et les voix  
Se turent; un silence énorme emplit l'espace.  
Soudain, jetant aux vents sa lugubre menace,  
Très loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était restée,  
Elle s'enfuit. J'errai dans les champs au hasard.  
La senteur de sa peau me hantait; son regard  
M'attachait comme une ancre au fond du cœur jetée.  
Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers,  
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

### III

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,  
Plein d'un emportement qui jamais ne faiblit,  
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit  
Cette fille superbe, ignorante et lascive.

Et le matin, mordus encor du souvenir,  
Quoique tout alanguis des baisers de la veille,  
Dès l'heure où, dans la plaine, un chant d'oiseau s'éveille,  
Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.

Quelquefois, oubliant que le jour dût éclore,  
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore.  
Vite, nous revenions le long des clairs chemins,  
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans mes  
mains.

Je voyais s'allumer des lueurs dans les haies,  
Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies,  
Sans songer qu'un soleil se levait quelque part,  
Et je croyais, sentant mon front baigné de flammes,  
Que toutes ces clartés tombaient de son regard.  
Elle allait au lavoir avec les autres femmes;  
Je la suivais, rempli d'attente et de désir.  
La regarder sans fin était mon seul plaisir,  
Et je restais debout dans la même posture,  
Muré dans mon amour comme en une prison.  
Les lignes de son corps fermaient mon horizon;  
Mon espoir se bornait aux nœuds de sa ceinture.  
Je demeurais près d'elle, épiant le moment  
Où quelque autre attirait la gaieté toujours prête;  
Je me penchais bien vite, elle tournait la tête,  
Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement.  
Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe;  
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne  
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.  
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,  
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,  
Un double insecte noir qui passait les allées.  
Grave, elle ramassait ces petits amoureux  
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes  
Se becquetaient sans peur, et les couples des bêtes  
Ne nous redoutaient point, car nous faisons comme eux.

Puis le cœur tout plein d'elle, à cette heure tardive  
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,  
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,  
Le désir allumé dans sa prunelle brune,  
Sa jupe balayant tous les rayons de Lune  
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,  
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,  
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,  
Éperdus et suivant leurs formes impudiques,  
Des anges qui passaient dans les ombres du soir.

#### IV

Un jour que le patron dormait devant la porte,  
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.  
Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé  
Qui peine en plein soleil; mais je trouvais moins forte  
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.  
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants  
Et des rires d'ivrogne, au loin, sortant des bouges,  
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau  
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.  
Or ses lèvres brillaient comme des charbons rouges  
D'où jaillirent soudain des crises de baisers,  
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,  
Jusqu'à l'affaissement de nos deux corps brisés.  
On n'entendait plus rien hormis les sauterelles,  
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris  
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.  
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,  
Si pâles tous les deux que nous nous faisons peur,  
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,  
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,  
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas  
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie  
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé  
Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé,  
Promener mon esprit par toutes nos caresses,  
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.

Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,  
Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange,  
Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mange.  
Bien que la mort nous gagne, un besoin plus puissant  
Nous travaille et nous force à mêler notre sang.  
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses;  
L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés;  
Nous mourons l'un par l'autre, et nos poitrines creuses  
Changent nos jours futurs comme autant de baisers.  
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme  
Il n'est qu'un cri d'amour, celui du cerf qui brame.  
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau  
Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau,  
Et si ma bouche a soif, ce n'est que de sa bouche!  
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat  
Dans cet accouplement mortel comme un combat.  
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche,  
Et, désignant l'endroit du retour continu,  
La marque de nos corps est entrée au sol nu.

Quelque matin, sous l'arbre où nous nous rencontrâmes,  
On nous ramassera tous deux au bord de l'eau.  
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,  
Nous embrassant encore aux secousses des rames.  
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,  
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,  
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers,  
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,  
En nous voyant passer, l'un à l'autre liés,  
Diront, en se signant, et l'esprit en prière:  
«Voilà le mort d'amour avec sa lavandière.»

*Au bord de l'eau* a paru dans la *République des Lettres* du 20 mars 1876, sous le pseudonyme de GUY DE VALMONT.

Voici un fragment d'une lettre, d'un tour ironique, que Maupassant écrivait à son ami, M. Robert Pinchon (11 mars 1876):

«J'ai fait une pièce de vers qui va d'un coup me faire passer la réputation des plus grands poètes: elle paraîtra le 20 de ce mois dans la *République des Lettres*, si l'éditeur-proprétaire ne la lit pas, car cet homme est un catholique forcené, et ma pièce, chaste de termes, est ce qu'on peut faire de plus immoral et impudique comme images et donnée. Flaubert, plein d'enthousiasme, m'a dit de l'envoyer à Catulle Mendès, directeur de cette revue; ce dernier, complètement renversé, va essayer de la faire passer malgré le propriétaire; puis il l'a lue à plusieurs membres du Parnasse; on en a parlé, et samedi dernier, à un dîner littéraire auquel assistait Zola, il paraît que j'ai fait le sujet de la conversation, pendant une heure, entre hommes qui ne me connaissent pas du tout. Zola écoutait sans rien dire. Mendès m'a présenté à quelques Parnassiens qui m'ont accablé de compliments. Mais seulement c'est raide de publier l'histoire de deux jeunes gens qui meurent à force de..... Je me demande si, comme l'illustre Barbey d'Aurevilly, je ne vais pas être appelé devant le juge d'instruction.»

## LES OIES SAUVAGES.

Tout est muet, l'oiseau ne jette plus ses cris.  
La morne plaine est blanche au loin sous le ciel gris.  
Seuls, les grands corbeaux noirs, qui vont cherchant leurs  
proies,  
Fouillent du bec la neige et tachent sa pâleur.

Voilà qu'à l'horizon s'élève une clameur;  
Elle approche, elle vient, c'est la tribu des oies.  
Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu,  
Allant toujours plus vite en leur vol éperdu,  
Passent, fouettant le vent de leur aile sifflante.

Le guide qui conduit ces pèlerins des airs  
Delà les océans, les bois et les déserts,  
Comme pour exciter leur allure trop lente,  
De moment en moment jette son cri perçant.

Comme un double ruban la caravane ondoie,  
Bruit étrangement, et par le ciel déploie  
Son grand triangle ailé qui va s'élargissant.

Mais leurs frères captifs répandus dans la plaine,  
Engourdis par le froid, cheminent gravement.  
Un enfant en haillons en sifflant les promène,  
Comme de lourds vaisseaux balancés lentement.  
Ils entendent le cri de la tribu qui passe,  
Ils érigent leur tête; et regardant s'enfuir  
Les libres voyageurs au travers de l'espace,  
Les captifs tout à coup se lèvent pour partir.  
Ils agitent en vain leurs ailes impuissantes,

Et, dressés sur leurs pieds, sentent confusément,  
A cet appel errant se lever grandissantes  
La liberté première au fond du cœur dormant,  
La fièvre de l'espace et des tièdes rivages.  
Dans les champs pleins de neige ils courent effarés,  
Et jetant par le ciel des cris désespérés  
Ils répondent longtemps à leurs frères sauvages.

## DÉCOUVERTE.

J'étais enfant. J'aimais les grands combats,  
Les Chevaliers et leur pesante armure,  
Et tous les preux qui tombèrent là-bas  
Pour racheter la Sainte Sépulture.

L'Anglais Richard faisait battre mon cœur  
Et je l'aimais, quand après ses conquêtes  
Il revenait, et que son bras vainqueur  
Avait coupé tout un collier de têtes.

D'une Beauté je prenais les couleurs,  
Une baguette était mon cimenterre;  
Puis je partais à la guerre des fleurs  
Et des bourgeons dont je jonchais la terre.

Je possédais au vent libre des cieux  
Un banc de mousse où s'élevait mon trône;  
Je méprisais les rois ambitieux,  
De rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour  
Je vis venir une jeune compagne.  
J'offris mon cœur, mon royaume et ma cour,  
Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts;  
Or je crus voir, tant je la trouvais belle,  
Dans ses yeux bleus comme un autre univers,  
Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaieté  
En regardant cette fillette blonde?  
Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté  
Quand, dans la brume, il entrevit un monde?

## L'OISELEUR.

L'oiseleur Amour se promène  
Lorsque les coteaux sont fleuris,  
Fouillant les buissons et la plaine;  
Et chaque soir sa cage est pleine  
Des petits oiseaux qu'il a pris.

Aussitôt que la nuit s'efface  
Il vient, tend avec soin son fil,  
Jette la glu de place en place,  
Puis sème, pour cacher la trace,  
Quelques brins d'avoine ou de mil.

Il s'embusque au coin d'une haie,  
Se couche aux berges des ruisseaux,  
Glisse en rampant sous la futaie,  
De crainte que son pied n'effraie  
Les rapides petits oiseaux.

Sous le muguet et la pervenche  
L'enfant rusé cache ses rets,  
Ou bien sous l'aubépine blanche  
Où tombent, comme une avalanche,  
Linots, pinsons, chardonnerets.

Parfois d'une souple baguette  
D'osier vert ou de romarin  
Il fait un piège, et puis il guette  
Les petits oiseaux en goguette  
Qui viennent becqueter son grain.

Etourdi, joyeux et rapide,  
Bientôt approche un oiselet:  
Il regarde d'un air candide,  
S'enhardit, goûte au grain perfide,  
Et se prend la patte au filet.

Et l'oiseleur Amour l'emmène  
Loin des coteaux frais et fleuris,  
Loin des buissons et de la plaine,  
Et chaque soir sa cage est pleine  
Des petits oiseaux qu'il a pris.

## L'AÏEUL.

L'aïeul mourait froid et rigide.  
Il avait quatre-vingt-dix ans.  
La blancheur de son front livide  
Semblait blanche sur ses draps blancs.  
Il entr'ouvrit son grand œil pâle,  
Et puis il parla d'une voix  
Lointaine et vague comme un râle,  
Ou comme un souffle au fond des bois.

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve?  
Aux clairs matins de grand soleil  
L'arbre fermentait sous la sève,  
Mon cœur battait d'un sang vermeil.  
Est-ce un souvenir, est-ce un rêve?  
Comme la vie est douce et brève!  
Je me souviens, je me souviens  
Des jours passés, des jours anciens!  
J'étais jeune! je me souviens!

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve?  
L'onde sent un frisson courir  
A toute brise qui s'élève;  
Mon sein tremblait à tout désir.  
Est-ce un souvenir, est-ce un rêve,  
Ce souffle ardent qui nous soulève?  
Je me souviens, je me souviens!  
Force et jeunesse! ô joyeux biens!  
L'amour! l'amour! je me souviens!

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve?  
Ma poitrine est pleine du bruit  
Que font les vagues sur la grève,  
Ma pensée hésite et me fuit.  
Est-ce un souvenir, est-ce un rêve  
Que je commence ou que j'achève?  
Je me souviens, je me souviens!  
On va m'étendre près des miens;  
La mort! la mort! je me souviens!

## DÉSIRS.

Le rêve pour les uns serait d'avoir des ailes,  
De monter dans l'espace en poussant de grands cris,  
De prendre entre leurs doigts les souples hirondelles,  
Et de se perdre, au soir, dans les cieux assombris.

D'autres voudraient pouvoir écraser des poitrines  
En refermant dessus leurs deux bras écartés;  
Et, sans ployer des reins, les prenant aux narines,  
Arrêter d'un seul coup les chevaux emportés.

Moi, ce que j'aimerais, c'est la beauté charnelle:  
Je voudrais être beau comme les anciens dieux,  
Et qu'il restât aux cœurs une flamme éternelle  
Au lointain souvenir de mon corps radieux.

Je voudrais que pour moi nulle ne restât sage,  
Choisir l'une aujourd'hui, prendre l'autre demain;  
Car j'aimerais cueillir l'amour sur mon passage,  
Comme on cueille des fruits en étendant la main.

Ils ont, en y mordant, des saveurs différentes;  
Ces arômes divers nous les rendent plus doux.  
J'aimerais promener mes caresses errantes  
Des fronts en cheveux noirs aux fronts en cheveux roux.

J'adorerais surtout les rencontres des rues,  
Ces ardeurs de la chair que déchaîne un regard,  
Les conquêtes d'une heure aussitôt disparues,  
Les baisers échangés au seul gré du hasard.

Je voudrais au matin voir s'éveiller la brune  
Qui vous tient étranglé dans l'étau de ses bras;  
Et, le soir, écouter le mot que dit tout bas  
La blonde dont le front s'argente au clair de lune.

Puis, sans un trouble au cœur, sans un regret mordant,  
Partir d'un pied léger vers une autre chimère.  
—Il faut dans ces fruits-là ne mettre que la dent:  
On trouverait au fond une saveur amère.

# LA DERNIÈRE ESCAPADE.

## I

Un grand château bien vieux aux murs très élevés.  
Les marches du perron tremblent, et l'herbe pousse,  
S'élançant longue et droite aux fentes des pavés  
Que le temps a verdis d'une lèpre de mousse.  
Sur les côtés deux tours. L'une, en chapeau pointu,  
S'amincit dans les airs. L'autre est décapitée.  
Sa tête fut, un soir, par le vent emportée;  
Mais un lierre, grimpé jusqu'au faîte abattu,  
S'ébouriffe au-dessus comme une chevelure,  
Tandis que, s'infiltrant dans le flanc de la tour,  
L'eau du ciel, acharnée et creusant chaque jour,  
L'entr'ouvrit jusqu'en bas d'une immense fêlure.  
Un arbre, poussé là, grandit au creux des murs.  
Laisant voir vaguement de vieux salons obscurs,  
Chaque fenêtre est morne ainsi qu'un regard vide.  
Tout ce lourd bâtiment caduc, noirci, fané,  
Que la lézarde marque au front comme une ride,  
Dont s'émiette le pied, de salpêtre miné,  
Dont le toit montre au ciel ses tuiles ravagées,  
A l'aspect désolé des choses négligées.

Tout autour un grand parc sombre et profond s'étend;  
Il dort sous le soleil qui monte et l'on entend,  
Par moments, y passer des rumeurs de feuillages,  
Comme les bruits calmés des vagues sur les plages,  
Quand la mer resplendit au loin sous le ciel bleu.

Les arbres ont poussé des branches si mêlées  
Que le soleil, jetant son averse de feu,  
Ne pénètre jamais la noirceur des allées.  
Les arbustes sont morts sous ces géants touffus,  
Et la voûte a grandi comme une cathédrale;  
Il y flotte une odeur antique et sépulcrale,  
L'humidité des lieux où l'homme ne va plus.

Mais sur les hauts degrés du perron qui dominant  
Les longs gazons qu'au loin de grands arbres terminent,  
Des valets ont paru, soutenant par les bras  
Deux vieillards très courbés qui vont à petits pas.  
Ils traînent lentement sur les marches verdies  
Les hésitations de leurs jambes roidies,  
Et tâtent le chemin du bout de leur bâton.  
Très vieux,—l'homme et la femme,—et branlant du menton,  
Ils ont le front si lourd et la peau si fanée  
Qu'on ne devine pas quel pouvoir enfonça  
Aux moelles de leurs os cette vie obstinée.  
Affaissés dans leurs grands fauteuils on les laissa,  
Pliés en deux, tremblant des mains et de la tête.  
Ils ont baissé leurs yeux que la vieillesse hébète,  
Et regardent tout près, par terre, fixement.  
Ils n'ont plus de pensée. Un long tremblement  
Semble seul habiter cette décrépitude;  
Et s'ils ne sont pas morts, c'est par longue habitude  
De vivre à deux, tout près l'un de l'autre toujours,  
Car ils n'ont plus parlé depuis beaucoup de jours.

## II

Mais un souffle de feu sur la plaine s'élève.  
Les arbres dans leurs flancs ont des frissons de sève,  
Car sur leurs fronts troublés le soleil va passer.  
Partout la chaleur monte ainsi qu'une marée

Et, sur chaque prairie, une foule dorée  
De jaunes papillons flotte et semble danser.  
Épanouie au loin la campagne grésille,  
C'est un bruit continu qui remplit l'horizon,  
Car, affolé dans les profondeurs du gazon,  
Le peuple assourdissant des criquets s'égosille.  
Une fièvre de vie enflammée a couru,  
Et rajeuni, tout blanc dans la chaude lumière,  
Ainsi qu'aux premiers jours d'un passé disparu,  
Le vieux château reprend son sourire de pierre.

Alors les deux vieillards s'animent peu à peu:  
Ils clignent des yeux et, dans ce bain de feu,  
Les membres desséchés lentement se détendent;  
Leurs poumons refroidis aspirent du soleil,  
Et leurs esprits, confus comme après un réveil,  
S'étonnent vaguement des rumeurs qu'ils entendent.  
Ils se dressent, pesant des mains sur leur bâton.  
L'homme se tourne un peu vers son antique amie,  
La regarde un instant et dit: «Il fait bien bon.»  
Elle, levant sa tête encor tout endormie  
Et parcourant de l'œil les horizons connus,  
Lui répond: «Oui, voilà les beaux jours revenus.»  
Et leur voix est pareille au bêlement des chèvres.  
Des gaietés de printemps rident leurs vieilles lèvres;  
Ils sont troublés, car les senteurs du bois nouveau  
Les traversent parfois d'une brusque secousse,  
Ainsi qu'un vin trop fort montant à leur cerveau.  
Ils balancent leurs fronts d'une façon très douce  
Et retrouvent dans l'air des souffles d'autrefois.  
Lui, tout à coup, avec des sanglots dans la voix:  
«C'était un jour pareil que vous êtes venue  
Au premier rendez-vous, dans la grande avenue.»  
Puis ils n'ont plus rien dit; mais leurs pensers amers  
Remontaient aux lointains souvenirs du jeune âge,  
Ainsi que deux vaisseaux, ayant passé les mers,  
S'en retournent toujours par le même sillage.

Il reprit: «C'est bien loin, cela ne revient pas.  
Et notre banc de pierre, au fond du parc,—là-bas?»  
La femme fit un saut comme d'un trait blessée:  
«Allons le voir», dit-elle, et, la gorge oppressée,  
Tous deux se sont levés soudain d'un même effort!

Couple prodigieux tant il est grêle et pâle.  
Lui, dans un vieil habit de chasse à boutons d'or,  
Elle, sous les dessins étranges d'un vieux châle!

### III

Ils guettèrent, ayant grand'peur d'être aperçus;  
Et puis, voûtés, avec le dos rond des bossus,  
Humbles d'être si vieux quand tout semblait revivre,  
Ainsi que des enfants ils se prirent la main  
Et partirent, barrant la largeur du chemin.  
Car chacun oscillant un peu, comme un homme ivre,  
Heurtait l'autre d'un coup d'épaule quelquefois,  
Et des zigzags guidaient leur douteux équilibre.  
Leurs bâtons supportant chaque bras resté libre  
Trottaient à leurs côtés comme deux pieds de bois.

Mais, d'arrêts en arrêts dans leur course essoufflée,  
Ils gagnèrent le parc et puis la grande allée.  
Leur passé se levait et marchait devant eux,  
Et sur la terre humide ils croyaient voir, par places,  
L'empreinte fraîche encor de leurs pieds amoureux;  
Comme si les chemins avaient gardé leurs traces,  
Attendant chaque jour le couple habituel.  
Ils allaient, tout chétifs, près des arbres énormes,

Perdus sous la hauteur des chênes et des ormes  
Qui versaient autour d'eux un soir perpétuel.

Et comme un livre ancien dont on tourne la page:  
«C'est ici», disait l'un. L'autre disait: «C'est là.  
La place où je baisai vos doigts?—Oui, la voilà.  
—Vos lèvres?—Oui! c'est elle!» Et leur pèlerinage,  
De baisers en baisers sur la bouche ou les doigts,  
Continuait ainsi qu'un chemin de la croix.  
Ils débordaient tous deux d'allégresses passées,  
Élans que prend le cœur vers les bonheurs finis,  
En songeant que jadis, les tailles enlacées,  
Les yeux parlant au fond des yeux, les doigts unis,  
Muets, le sein troublé de fièvres inconnues,  
Ils avaient parcouru ces mêmes avenues!

#### IV

Le banc les attendait, moussu, vieilli comme eux.  
«C'est lui!» dit-il. «C'est lui!» reprit-elle. Ils s'assirent,  
Et sous les chauds reflets des souvenirs heureux  
Les profondes noirceurs des arbres s'éclaircirent.  
Mais voilà que dans l'herbe ils virent s'approcher  
Un crapaud centenaire aux formes empâtées.  
Il imitait, avec ses pattes écartées,  
Des mouvements d'enfant qui ne sait pas marcher.  
Un sanglot convulsif fit râler leurs haleines;  
Lui! le premier témoin de leurs amours lointaines  
Qui venait chaque soir écouter leurs serments!  
Et seul il reconnut ces reliques d'amants,  
Car hâtant sa démarche épaisse et patiente,  
Gonflant son ventre, avec des yeux ronds attendris,  
Contre les pieds tremblants des amoureux flétris  
Il traîna lentement sa grosseur confiante.  
Ils pleuraient.—Mais soudain un petit chant d'oiseau  
Partit des profondeurs du bois. C'était le même  
Qu'ils avaient entendu quatre-vingts ans plus tôt!

Et dans l'effarement d'un délire suprême,  
Du fond des jours finis devant eux accourut,  
Par bonds, comme un torrent qui va, sans cesse accru,  
Toute leur vie, avec ses bonheurs, ses ivresses,  
Et ses nuits sans repos de fougueuses caresses,  
Et ses réveils à deux si doux, las et brisés,  
Et puis, le soir, courant sous les ombres flottantes,  
Les senteurs des forêts aux sèves excitantes  
Qui prolongent sans fin la lenteur des baisers!...

Mais comme ils s'imprégnaient de tendresse, l'allée  
S'ouvrit, laissant passer une brise affolée;  
Et, parfumé, frappant leur cœur, comme autrefois,  
Ce souffle, qui portait la jeunesse des bois,  
Réveilla dans leur sang le frisson mort des germes.

Ils ont senti, brûlés de chaleurs d'épidermes,  
Tout leur corps tressaillir et leurs mains se presser,  
Et se sont regardés comme pour s'embrasser!  
Mais au lieu des fronts clairs et des jeunes visages  
Apparus à travers l'éloignement des âges  
Et qui les emplissaient de ces désirs éteints,  
L'une tout contre l'autre, étaient deux vieilles faces  
Se souriant avec de hideuses grimaces!  
Ils fermèrent les yeux, tout défaillants, étreints  
D'une terreur rapide et formidable comme  
L'angoisse de la mort!...

«Allons-nous-en!» dit l'homme.

Mais ils ne purent pas se lever; incrustés  
Dans la rigidité du banc, épouvantés  
D'être si loin, étant si vieux et si débiles.

Et leurs corps demeuraient tellement immobiles  
Qu'ils semblaient devenus des gens de pierre. Et puis  
Tous deux, soudain, d'un grand élan, se sont enfuis.

Ils geignaient de détresse, et sur leur dos la voûte  
Versait comme une pluie un froid lourd goutte à goutte;  
Ils suffoquaient, frappés par des souffles glacés,  
Des courants d'air de cave et des odeurs moisies  
Qui germaient là-dessous depuis cent ans passés.  
Et sur leurs cœurs, fardeau pesant, leurs poésies  
Mortes alourdissaient leurs efforts convulsifs,  
Et faisaient trébucher leurs pas lents et poussifs.

## V

La femme s'abattit comme un ressort qui casse;  
Lui, resta sans comprendre et l'attendit, debout,  
Inquiet, la croyant seulement un peu lasse,  
Car sa robe tremblait toujours. Puis tout à coup  
L'épouvante lui vint ainsi qu'une bourrasque.  
Il se pencha, lui prit les bras, et d'un effort  
Terrible, il la leva, quoi qu'il fût très peu fort.  
Mais tout son pauvre corps pendait, sinistre et flasque.  
Il vit qu'elle étouffait et qu'elle allait mourir,  
Et pour chercher de l'aide il se mit à courir  
Avec de petits bonds effrayants et grotesques,  
Décrivant, sans la main qui lui servait d'appui,  
Au galop saccadé par son bâton conduit,  
Des chemins compliqués comme des arabesques.  
Son souffle était rapide et dur comme une toux.  
Mais il sentit fléchir sa jambe vacillante,  
Si molle qu'il semblait danser sur ses genoux.  
Il heurtait aux troncs noirs sa course sautillante,  
Et les arbres jouaient avec lui, le poussant,  
Le rejetant de l'un à l'autre, et paraissant  
S'amuser lâchement avec cette agonie.  
Il comprit que la lutte horrible était finie,  
Et, comme un naufragé qui se noie, il jeta  
Un petit cri plaintif en tombant sur la face.

Faible gémissement qu'aucun vent n'emporta!  
Il entendit encor, quelque part dans l'espace,  
Les longs croassements lugubres d'un corbeau  
Mêlés aux sons lointains d'une cloche cassée.  
Et puis tout bruit cessa. L'ombre épaisse et glacée  
S'appesantit sur eux, lourde comme un tombeau.

## VI

Ils restaient là. Le jour s'éteignit. Les ténèbres  
Emplirent tout le ciel de leurs houles funèbres.  
Ils restaient là, roulés comme deux petits tas  
De feuilles, grelottant leurs fièvres acharnées,  
Si vagues dans la nuit qu'on ne les trouva pas.  
Ils formaient un obstacle aux bêtes étonnées  
En barrant le sentier tracé de chaque soir.  
Les unes s'arrêtaient, timides, pour les voir;  
D'autres les parcouraient ainsi que des épaves;  
Des limaces rampaient sur eux, traînant leurs baves;  
Des insectes fouillaient les replis de leurs corps,  
Et d'autres s'installaient dessus, les croyant morts.

Mais un frisson bientôt courut par les allées.  
Une averse entr'ouvrit les feuilles flagellées,  
Ruisselante et claquant sur le sol avec bruit.  
Et sur les deux vieillards qui grelottaient encore,  
La pluie, en flots épais, tomba toute la nuit.

Puis, lorsque reparut la clarté de l'aurore,  
Sous l'égout persistant des hauts feuillages verts  
On ramassa, tout froids en leurs habits humides,  
Deux petits corps sans vie, effrayants et rigides  
Ainsi que les noyés qu'on trouve au fond des mers.

*La Dernière Escapade* a paru dans *la République des Lettres* du  
24 septembre 1876.

# PROMENADE

À SEIZE ANS.

La terre souriait au ciel bleu. L'herbe verte  
De gouttes de rosée était encor couverte.  
Tout chantait par le monde ainsi que dans mon cœur.  
Caché dans un buisson, quelque merle moqueur  
Sifflait. Me raillait-il? Moi, je n'y songeais guère.  
Nos parents querellaient, car ils étaient en guerre  
Du matin jusqu'au soir, je ne sais plus pourquoi.  
Elle cueillait des fleurs, et marchait près de moi.  
Je gravis une pente et m'assis sur la mousse  
A ses pieds. Devant nous une colline rousse  
Fuyait sous le soleil jusques à l'horizon.  
Elle dit: «Voyez donc ce mont, et ce gazon  
Jauni, cette ravine au voyageur rebelle!»  
Pour moi je ne vis rien, sinon qu'elle était belle.  
Alors elle chanta. Combien j'aimais sa voix!  
Il fallut revenir et traverser le bois.  
Un jeune orme tombé barrait toute la route;  
J'accourus; je le tins en l'air comme une voûte  
Et, le front couronné du dôme verdoyant,  
La belle enfant passa sous l'arbre en souriant.  
Émus de nous sentir côte à côte, et timides,  
Nous regardions nos pieds et les herbes humides.  
Les champs autour de nous étaient silencieux.  
Parfois, sans me parler, elle levait les yeux;  
Alors il me semblait (je me trompe peut-être)  
Que dans nos jeunes cœurs nos regards faisaient naître  
Beaucoup d'autres pensers, et qu'ils causaient tout bas  
Bien mieux que nous, disant ce que nous n'osions pas.



## SOMMATION

SANS RESPECT.

Je connaissais fort peu votre mari, madame;  
Il était gros et laid, je n'en savais pas plus.  
Mais on n'est pas fâché, quand on aime une femme,  
Que le mari soit borgne ou bancal ou perclus.

Je sentais que cet être inoffensif et bête  
Se trouvait trop petit pour être dangereux,  
Qu'il pouvait demeurer debout entre nous deux,  
Que nous nous aimerions au-dessus de sa tête.

Et puis, que m'importait d'ailleurs? Mais aujourd'hui  
Il vous vient à l'esprit je ne sais quel caprice.  
Vous parlez de serments, devoirs et sacrifice  
Et remords éternels!... Et tout cela pour lui?

Y songez-vous, madame? Et vous croyez-vous née,  
Vous, jeune, belle, avec le cœur gonflé d'espoir,

Pour vivre chaque jour et dormir chaque soir  
Auprès de ce magot qui vous a profanée?

Quoi! Pourriez-vous avoir un instant de remords?  
Est-ce qu'on peut tromper cet avorton bonasse,  
Eunuque, je suppose, et d'esprit et de corps,  
Qui m'étonnerait bien s'il laissait de sa race?

Regardez-le, madame, il a les yeux percés  
Comme deux petits trous dans un muid de résine.

Ses membres sont trop courts et semblent mal poussés,  
Et son ventre étonnant, où sombre sa poitrine,

En toute occasion doit le gêner beaucoup.  
Quand il dîne, il suspend sa serviette à son cou  
Pour ne point maculer son plastron de chemise  
Qu'il a d'ailleurs poivré de tabac, car il prise.

Une fois au salon il s'assied à l'écart,  
Tout seul dans un coin noir, ou bien s'en va sans morgue  
A la cuisine auprès du fourneau bien chaud, car  
Il sait qu'en digérant il ronfle comme un orgue.

Il fait des jeux de mots avec sérénité;  
Vous appelle: «ma chatte» et: «ma cocotte aimée»,  
Et veut, pour toute gloire et toute renommée,  
Etre, en leurs différends, des voisins consulté.

On dit partout de lui que c'est un bien brave homme.  
Il a de l'ordre, il est soigneux, sage, économe,  
Surveille la servante et lui prend le mollet,  
Mais ne va pas plus haut... Elle le trouve laid.

Il cache la bougie et tient compte du sucre,  
Volontiers se mettrait à ravauder ses bas  
Et, bien qu'il ait très fort au cœur l'amour du lucre,  
Il vous aime peut-être aussi. Dans tous les cas

Il ne vous comprend point plus qu'un âne un poème.  
Il vit à vos côtés, et non pas avec vous,  
Et si je lui disais soudain que je vous aime,  
Peut-être serait-il plus flatté que jaloux.

Soufflez, gonflez de vent ce gendarme en baudruche,  
Grotesque épouvantail que sur l'amour on juche,  
Comme on met dans un arbre un mannequin de bois  
Dont les oiseaux n'ont peur que la première fois.

Je vous aurai bientôt entre mes bras saisie;  
Nous allons l'un vers l'autre irrésistiblement.  
Qu'il reste entre nous deux, ce bonhomme vessie,  
Nous le ferons crever dans un embrassement!

**LA CHANSON**  
**DU RAYON DE LUNE**

**FAITE POUR UNE NOUVELLE.**

Sais-tu qui je suis? Le Rayon de Lune.  
Sais-tu d'où je viens? Regarde là-haut.  
Ma mère est brillante, et la nuit est brune.  
Je rampe sous l'arbre et glisse sur l'eau;  
Je m'étends sur l'herbe et cours sur la dune;  
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau,  
Comme un maraudeur qui cherche fortune.  
Je n'ai jamais froid; je n'ai jamais chaud.

Je suis si petit que je passe  
Où nul autre ne passerait.  
Aux vitres je colle ma face  
Et j'ai surpris plus d'un secret.  
Je me couche de place en place  
Et les bêtes de la forêt,  
Les amoureux au pied distrait,  
Pour mieux s'aimer suivent ma trace.

Puis, quand je me perds dans l'espace,  
Je laisse au cœur un long regret.

Rossignol et fauvette  
Pour moi chantent au faîte  
Des ormes ou des pins.  
J'aime à mettre ma tête  
Au terrier des lapins;  
Lors, quittant sa retraite

Avec des bonds soudains,  
Chacun part et se jette  
A travers les chemins.  
Au fond des creux ravins  
Je réveille les daims  
Et la biche inquiète.  
Elle évente, muette,  
Le chasseur qui la guette  
La mort entre les mains,  
Ou les appels lointains  
Du grand cerf qui s'apprête  
Aux amours clandestins.

Ma mère soulève  
Les flots écumeux;  
Alors je me lève,  
Et sur chaque grève  
J'agite mes feux.  
Puis j'endors la sève  
Par le bois ombreux;  
Et ma clarté brève,  
Dans les chemins creux,  
Parfois semble un glaive  
Au passant peureux.  
Je donne le rêve  
Aux esprits joyeux,  
Un instant de trêve  
Aux cœurs malheureux.

Sais-tu qui je suis? Le Rayon de Lune.  
Et sais-tu pourquoi je viens de là-haut?  
Sous les arbres noirs la nuit était brune;  
Tu pouvais te perdre et glisser dans l'eau,  
Errer par les bois, vaguer sur la dune,  
Te heurter, dans l'ombre, au tronc du bouleau.  
Je veux te montrer la route opportune;  
Et voilà pourquoi je viens de là-haut.

## FIN D'AMOUR.

Le gai soleil chauffait les plaines réveillées.  
Des caresses flottaient sous les calmes feuillées.  
Offrant à tout désir son calice embaumé,  
Où scintillait encor la goutte de rosée,  
Chaque fleur, par de beaux insectes courtisée,  
Laisait boire le suc en sa gorge enfermé.  
De larges papillons se reposant sur elles  
Les épuisaient avec un battement des ailes,  
Et l'on se demandait lequel était vivant,  
Car la bête avait l'air d'une fleur animée.  
Des appels de tendresse éclataient dans le vent.  
Tout, sous la tiède aurore, avait sa bien-aimée;  
Et dans la brune rose où se lèvent les jours  
On entendait chanter des couples d'alouettes,  
Des étalons hennir leurs fringantes amours,  
Tandis qu'offrant leurs cœurs avec des pirouettes  
Des petits lapins gris sautaient au coin d'un bois.  
Une joie amoureuse, épandue et puissante,  
Semant par l'horizon sa fièvre grandissante,  
Pour troubler tous les cœurs prenait toutes les voix,  
Et sous l'abri de la ramure hospitalière  
Des arbres, habités par des peuples menus,  
Par ces êtres pareils à des grains de poussière,  
Des foules d'animaux de nos yeux inconnus,  
Pour qui les fins bourgeons sont d'immenses royaumes,  
Mêlaient au jour levant leurs tendresses d'atomes.

Deux jeunes gens suivaient un tranquille chemin  
Noyé dans les moissons qui couvraient la campagne.

Ils ne s'étreignaient point du bras ou de la main;  
L'homme ne levait pas les yeux sur sa compagne.

Elle dit, s'asseyant au revers d'un talus:  
«Allez, j'avais bien vu que vous ne m'aimiez plus.»  
Il fit un geste pour répondre: «Est-ce ma faute?»  
Puis il s'assit près d'elle. Ils songeaient, côte à côte.  
Elle reprit: «Un an! rien qu'un an! et voilà  
Comment tout cet amour éternel s'envola!  
Mon âme vibre encor de tes douces paroles!  
J'ai le cœur tout brûlant de tes caresses folles!  
Qui donc t'a pu changer du jour au lendemain?  
Tu m'embrassais hier, mon Amour; et ta main,  
Aujourd'hui, semble fuir sitôt qu'elle me touche.  
Pourquoi donc n'as-tu plus de baisers sur la bouche?  
Pourquoi? répons!» Il dit: «Est-ce que je le sais?»  
Elle mit son regard dans le sien pour y lire:  
«Tu ne te souviens plus comme tu m'embrassais,  
Et comme chaque étreinte était un long délire?»  
Il se leva, roulant entre ses doigts distraits  
La mince cigarette, et, d'une voix lassée:  
«Non, c'est fini, dit-il, à quoi bon les regrets?  
On ne rappelle pas une chose passée,  
Et nous n'y pouvons rien, mon amie!»

#### A pas lents

Ils partirent, le front penché, les bras ballants.  
Elle avait des sanglots qui lui gonflaient la gorge,  
Et des larmes venaient luire au bord de ses yeux.  
Ils firent s'envoler au milieu d'un champ d'orge  
Deux pigeons qui, s'aimant, furent d'un vol joyeux.  
Autour d'eux, sous leurs pieds, dans l'azur sur leur tête,  
L'Amour était partout comme une grande fête.  
Longtemps le couple ailé dans le ciel bleu tourna.  
Un gars qui s'en allait au travail entonna  
Une chanson qui fit accourir, rouge et tendre,  
La servante de ferme embusquée à l'attendre.

Ils marchaient sans parler. Il semblait irrité  
Et la guettait parfois d'un regard de côté;  
Ils gagnèrent un bois. Sur l'herbe d'une sente,  
A travers la verdure encor claire et récente,  
Des flaques de soleil tombaient devant leurs pas;  
Ils avançaient dessus et ne les voyaient pas.  
Mais elle s'affaissa, haletante et sans force,  
Au pied d'un arbre dont elle étreignit l'écorce,  
Ne pouvant retenir ses sanglots et ses cris.

Il attendit d'abord, immobile et surpris,  
Espérant que bientôt elle serait calmée,  
Et sa lèvre lançait des filets de fumée  
Qu'il regardait monter, se perdre dans l'air pur.  
Puis il frappa du pied, et soudain, le front dur:  
«Finissez, je ne veux ni larmes ni querelle.»  
«Laissez-moi souffrir seule, allez-vous-en,» dit-elle.  
Et relevant sur lui ses yeux noyés de pleurs:  
«Oh! comme j'avais l'âme éperdue et ravie!  
Et maintenant elle est si pleine de douleurs!...  
Quand on aime, pourquoi n'est-ce pas pour la vie?  
Pourquoi cesser d'aimer? Moi, je t'aime... Et jamais  
Tu ne m'aimeras plus ainsi que tu m'aimais!»  
Il dit: «Je n'y peux rien. La vie est ainsi faite.  
Chaque joie, ici-bas, est toujours incomplète.  
Le bonheur n'a qu'un temps. Je ne t'ai point promis  
Que cela durerait jusqu'au bord de la tombe.  
Un amour naît, vieillit comme le reste, et tombe.  
Et puis, si tu le veux, nous deviendrons amis  
Et nous aurons, après cette dure secousse,  
L'affection des vieux amants, sereine et douce.»  
Et pour la relever il la prit par le bras.  
Mais elle sanglota: «Non, tu ne comprends pas.»  
Et, se tordant les mains dans une douleur folle,  
Elle criait: «Mon Dieu! mon Dieu!» Lui, sans parole,  
La regardait. Il dit: «Tu ne veux pas finir,  
Je m'en vais» et partit pour ne plus revenir.

Elle se sentit seule et releva la tête.  
Des légions d'oiseaux faisaient une tempête  
De cris joyeux. Parfois un rossignol lointain  
Jetait un trille aigu dans l'air frais du matin,  
Et son souple gosier semblait rouler des perles.  
Dans tout le gai feuillage éclataient des chansons:  
Le hautbois des linots et le sifflet des merles,  
Et le petit refrain alerte des pinsons.  
Quelques hardis pierrots, sur l'herbe de la sente,  
S'aimaient, le bec ouvert et l'aile frémissante.

Elle sentait partout, sous le bois reverdi,  
Courir et palpiter un souffle ardent et tendre;  
Alors, levant les yeux vers le ciel, elle dit:  
«Amour! l'homme est trop bas pour jamais te comprendre!»

## PROPOS DES RUES.

Quand sur le boulevard je vais flâner un brin,  
Combien de fois j'entends, sans mourir de chagrin,  
Deux messieurs décorés, qui semblent fort capables,  
Causer, en se faisant des sourires aimables.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Comment, c'est vous?

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Par quel hasard?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Et la santé?

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Pas mal, et vous?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Merci, très bien.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Quel temps superbe!

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

S'il peut continuer, nous aurons un été  
Magnifique!

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

C'est vrai.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Demain je vais à l'herbe!  
Dans ma propriété.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

C'est le moment, tout part.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Oui.—Chez moi les lilas ont un peu de retard;  
Le fond de l'air est sec et les nuits sont très fraîches.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Voici la lune rousse. Aurez-vous bien des pêches?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Oui—pas mal.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Quoi de neuf, en outre?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Rien.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Madame

Va bien?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Un peu grippée.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Oh! par le temps qui court,  
Tout le monde est malade.—Avez-vous vu le drame  
De Machin?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Moi?—non pas—Qu'en dit-on?

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Presque un four.

Ce n'est pas assez fait au courant de la plume.  
Ce n'est point du Sardou. Très fort, Sardou!

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Très fort!

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Machin s'applique trop. C'est bon dans un volume,  
On y remarque moins le travail et l'effort;  
Mais au théâtre il faut écrire comme on cause.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Moi je reprends Feuille. En voilà, de la prose!  
Quant à tous les faiseurs de livres d'aujourd'hui  
Je m'en prive.—Je n'ai plus l'âge où l'on peut lire  
Beaucoup; et mon journal suffit à mon ennui.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Le journal... et... le sexe!...

—Ils ont ce petit rire  
Par lequel on avoue un vice comme il faut.—

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Et la table?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Oh! ça non.—Je n'ai pas ce défaut.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Et vous vous occupez toujours de politique?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Beaucoup, c'est même là ma consolation!

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Oh! consacrer sa vie à la Chose publique,  
Certes, c'est une grande et noble ambition.  
Nous avons maintenant une fière phalange  
D'orateurs à la Chambre.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Ils sont très forts, très forts.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Mais quel malheur que Thiers et Changarnier soient morts!  
A propos, lisez-vous ce Zola?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Quelle fange!!!

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Et l'on viendra se plaindre après que tout est cher,  
Et qu'on fraude, et qu'on trompe, et qu'on vole, et qu'on  
pille!  
On sape la morale, on détruit la famille.  
Où tombons-nous?

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Hélas!... Allons, adieu mon cher,  
L'heure me presse.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ.

Adieu. Compliments à madame.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ.

Je n'y manquerai pas. Mes respects, s'il vous plaît,  
A votre demoiselle.

—Et chacun s'en allait.—

Et des prêtres savants disent qu'ils ont une âme!

Et que s'il est un signe où l'on voit sûrement  
Qu'un Dieu fit naître l'homme au-dessus de la bête,  
C'est qu'il mit la pensée auguste dans sa tête,  
Et que ce noble esprit progresse incessamment!

Mais voilà si longtemps que ce vieux monde existe,  
Et la sottise humaine obstinément persiste!  
Entre l'homme et le veau si mon cœur hésitait,  
Ma raison saurait bien le choix qu'il faudrait faire!  
Car je ne comprends pas, ô cuistres, qu'on préfère  
La bêtise qui parle à celle qui se tait!

## VÉNUS RUSTIQUE.

Les Dieux sont éternels. Il en naît parmi nous  
Autant qu'il en naissait dans l'antique Italie,  
Mais on ne reste plus des siècles à genoux,  
Et, sitôt qu'ils sont morts, le peuple les oublie.  
Il en naîtra toujours, et les derniers venus  
Régneront malgré tout sur la foule incrédule:  
Tous les héros sont faits de la race d'Hercule,  
La vieille terre enfante encore des Vénus.

### I

Un jour de grand soleil, sur une grève immense,  
Un pêcheur qui suivait, la hotte sur le dos,  
Cette ligne d'écume où l'Océan commence,  
Entendit à ses pieds quelques frêles sanglots.  
Une petite enfant gisait, abandonnée,  
Toute nue, et jetée en proie au flot amer,  
Au flot qui monte et noie; à moins qu'elle fût née  
De l'éternel baiser du sable et de la mer.

Il essuya son corps et la mit dans sa hotte,  
Couchée en ses filets l'emporta triomphant;  
Et, comme au bercement d'une barque qui flotte,  
Le roulis de son dos fit s'endormir l'enfant.  
Bientôt il ne fut plus qu'un point insaisissable,  
Et le vaste horizon se referma sur lui,

Tandis que se déroule au bord de l'eau qui luit  
Le chapelet sans fin de ses pas sur le sable.

Tout le pays aima l'enfant trouvée ainsi;  
Et personne n'avait de plus grave souci  
Que de baiser son corps mignon, rose de vie,  
Et son ventre à fossette, et ses petits bras nus.  
Elle tendait les mains, par les baisers ravie,  
Et sa joie éclatait en rires continus.

Quand elle put enfin s'en aller par les rues,  
Posant l'un devant l'autre, avec de grands efforts,  
Ses pieds sur qui roulait et chancelait son corps,  
Les femmes l'acclamaient, pour la voir, accourues.  
Plus tard, vêtue à peine avec de courts haillons,  
Montrant sa jambe fine en ses élans de chèvre,  
A travers l'herbe haute au niveau de sa lèvre  
Elle courut la plaine après les papillons,  
Et sa joue attirait tous les baisers des bouches,  
Comme une fleur séduit le peuple ailé des mouches.  
Quand ils la rencontraient dans les champs, les garçons  
L'embrassaient follement de la tête aux chevilles,  
Avec la même ardeur et les mêmes frissons  
Qu'en caressant le col charnu des grandes filles.  
Les vieillards la faisaient danser sur leurs genoux;  
Ils enfermaient sa taille en leurs mains amaigries,  
Et pleins des souvenirs de l'ancien temps si doux,  
Effleuraient ses cheveux de leurs lèvres flétries.

Bientôt, quand elle alla rôder par les chemins,  
Elle eut à ses côtés un troupeau de gamins  
Qui fuyaient le logis ou désertaient la classe.  
D'un signe elle domptait les petits et les grands,  
Et du matin au soir, sans être jamais lasse,  
Elle traîna partout ces amoureux errants.  
Leurs cœurs, pour la séduire, inventaient mainte fraude.  
Les uns, la nuit venue, allaient à la maraude,

Sautant les murs, volant des fruits dans les jardins,  
Et ne redoutant rien, gardes, chiens ou gourdins;  
D'autres, pour lui trouver de mignonnes fauvettes,  
Des merles au bec jaune, ou des chardonnerets,  
Grimpaient de branche en branche au sommet des forêts.

Quelquefois on allait à la pêche aux crevettes.  
Elle, la jambe nue et poussant son filet,  
Cueillait la bête alerte avec un coup rapide;  
Eux regardaient trembler, à travers l'eau limpide,  
Les contours incertains de son petit mollet.  
Puis, lorsqu'on retournait, le soir, vers le village,  
Ils s'arrêtaient parfois au milieu de la plage,  
Et se pressant contre elle, émus, tremblant beaucoup,  
La mangeaient de baisers en lui serrant le cou,  
Tandis que grave et fière, et sans trouble, et sans crainte,  
Muette, elle tendait la joue à leur étreinte.

## II

Elle grandit, toujours plus belle, et sa beauté  
Avait l'odeur d'un fruit en sa maturité.  
Ses cheveux étaient blonds, presque roux. Sur sa face  
Le dur soleil des champs avait marqué sa trace:  
Des petits grains de feux, charmants et clairsemés.  
Le doux effort des seins en sa robe enfermés  
Gonflait l'étoffe, usant aux sommets son corsage.  
Tout vêtement semblait taillé pour son usage,  
Tant on la sentait souple et superbe dedans.  
Sa bouche était fendue et montrait bien ses dents,  
Et ses yeux bleus avaient une profondeur claire.  
Les hommes du pays seraient morts pour lui plaire;  
En la voyant venir ils couraient au-devant.  
Elle riait, sentant l'ardeur de leurs prunelles,  
Puis passait son chemin, tranquille, et soulevant,

Au vent de ses jupons, les passions charnelles.  
Sa grâce enguenillée avait l'air d'un défi,  
Et ses gestes étaient si simples et si justes,  
Que mettant sa noblesse en tout, quoi qu'elle fit,  
Ses besognes les plus humbles semblaient augustes.

Et l'on disait au loin, qu'après avoir touché  
Sa main, on lui restait pour la vie attaché.

Pendant les durs hivers, quand l'âpre froid pénètre  
Les murs de la chaumière et les gens dans leurs lits,  
Lorsque les chemins creux sont par la neige emplis,  
Des ombres s'approchaient, la nuit, de sa fenêtre,  
Et, tachant la pâleur morne de l'horizon,  
Rôdaient comme des loups autour de sa maison.

Puis, dans les clairs étés, lorsque les moissons mûres  
Font venir les faucheurs aux bras noirs dans les blés,  
Lorsque les lins en fleur, au moindre vent troublés,  
Ondulent comme un flot, avec de longs murmures,  
Elle allait ramassant la gerbe qui tombait.  
Le soleil dans un ciel presque jaune flambait,  
Versant une chaleur meurtrière à la plaine;  
Les travailleurs courbés se taisaient, hors d'haleine.  
Seules les larges faux, abattant les épis,  
Traînaient leur bruit rythmé par les champs assoupis;  
Mais elle, en jupon rouge, et la poitrine à l'aise  
Dans sa chemise large et nouée à son col,  
Ne semblait point sentir ces ardeurs de fournaise  
Qui faisaient se faner les herbes sur le sol.  
Elle marchait alerte et portant à l'épaule  
La gerbe de froment ou la botte de foin.  
Les hommes se dressaient en la voyant de loin,  
Frissonnant comme on fait quand un désir vous frôle,  
Et semblaient aspirer avec des souffles forts  
La troublante senteur qui venait de son corps,  
Le grand parfum d'amour de cette fleur humaine!

Puis, voilà qu'au déclin d'un long jour de moisson,  
Quand l'Astre rouge allait plonger à l'horizon,  
On vit soudain, dressés au sommet de la plaine  
Comme deux géants noirs, deux moissonneurs rivaux,  
Debout dans le soleil, se battre à coups de faux!

Et l'ombre ensevelit la campagne apaisée.  
L'herbe rase sua des gouttes de rosée;  
Le couchant s'éteignit, tandis qu'à l'orient  
Une étoile mettait au ciel un point brillant.  
Les derniers bruits, lointains et confus, se calmèrent:  
Le jappement d'un chien, le grelot des troupeaux;  
La terre s'endormit sous un pesant repos,  
Et dans le ciel tout noir les astres s'allumèrent.

Elle prit un chemin s'enfonçant dans un bois,  
Et se mit à danser en courant, affolée  
Par la puissante odeur des feuilles, et parfois  
Regardant, à travers les arbres de l'allée,  
Le clair miroitement du ciel poudré de feu.  
Sur sa tête planait comme un silence bleu,  
Quelque chose de doux, ainsi qu'une caresse  
De la nuit, la subtile et si molle langueur  
De l'ombre tiède qui fait défaillir le cœur,  
Et qui vous met à l'âme une vague détresse  
D'être seul.—Mais des pas voilés, des bonds craintifs,  
Ces bruits légers et sourds que font les marches douces  
Des bêtes de la nuit sur le tapis des mousses,  
Emplirent les taillis de frôlements furtifs.  
D'invisibles oiseaux heurtaient leur vol aux branches.

Elle s'assit, sentant un engourdissement  
Qui, du bout de ses pieds, lui montait jusqu'aux hanches,  
Un besoin de jeter au loin son vêtement,  
De se coucher dans l'herbe odorante, et d'attendre  
Ce baiser inconnu qui flottait dans l'air tendre.

Et parfois elle avait de rapides frissons,  
Une chaleur courant de la peau jusqu'aux moelles.

Les points de feu des vers luisants dans les buissons  
Mettaient à ses côtés comme un troupeau d'étoiles.

Mais un corps tout à coup s'abattit sur son corps;  
Des lèvres qui brûlaient tombèrent sur sa bouche,  
Et dans l'épais gazon, moelleux comme une couche,  
Deux bras d'homme crispés lièrent ses efforts.  
Puis soudain un nouveau choc étendit cet homme  
Tout du long sur le sol, comme un bœuf qu'on assomme;  
Un autre le tenait couché sous son genou  
Et le faisait râler en lui serrant le cou.  
Mais lui-même roula, la face martelée  
Par un poing furieux.—A travers les halliers  
On entendait venir des pas multipliés.—  
Alors ce fut, dans l'ombre, une opaque mêlée,  
Un tas d'hommes en rut luttant, comme des cerfs  
Lorsque la blonde biche a fait bramer les mâles.  
C'étaient des hurlements de colère, des râles,  
Des poitrines craquant sous l'étreinte des nerfs,  
Des poings tombant avec des lourdeurs de massue,  
Tandis qu'assise au pied d'un vieux arbre écarté,  
Et suivant le combat d'un œil plein de fierté,  
De la lutte féroce elle attendait l'issue.  
Or quand il n'en resta qu'un seul, le plus puissant,  
Il s'élança vers elle, ivre et couvert de sang;  
Et sous l'arbre touffu qui leur servait d'alcôve  
Elle reçut sans peur ses caresses de fauve!

### III

Quand le feu prend soudain dans un village, on voit  
L'incendie égrener, ainsi qu'une semence,

Ses flammes à travers le pays; chaque toit  
S'allume à son voisin comme une torche immense,  
Et l'horizon entier flamboie. Un feu d'amour  
Qui ravageait les cœurs, brûlait les corps, et, comme  
L'incendie, emportait sa flamme d'homme en homme,  
Eut bientôt embrasé le pays d'alentour.  
Par les chemins des bois, par les ravines creuses,  
Où la poussait, le soir, un instinct hasardeux,  
Son pied semblait tracer des routes amoureuses,  
Et ses amants luttèrent sitôt qu'ils étaient deux.  
Elle s'abandonnait sans résistance, née  
Pour cette œuvre charnelle, et le jour ou la nuit,  
Sans jamais un soupir de bonheur ou d'ennui,  
Acceptait leurs baisers comme une destinée.  
Quiconque avait suivi de la bouche ou des yeux  
Tous les sentiers perdus de son corps merveilleux,  
Cueillant ce fruit d'ivresse éternelle que sème  
La Beauté dans ces flancs de déesse qu'elle aime,  
Gardait au fond du cœur un long frémissement  
Et, grelottant d'amour comme on tremble de fièvre,  
Il la cherchait sans cesse avec acharnement,  
Laisant tomber des mots éperdus de sa lèvre.

#### IV

Les animaux aussi l'aimaient étrangement.  
Elle avait avec eux des caresses humaines,  
Et près d'elle ils prenaient des allures d'amant.  
Ils frottaient à son corps ou leurs poils ou leurs laines;  
Les chiens la poursuivaient en léchant ses talons;  
Elle faisait, de loin, hennir les étalons,  
Se cabrer les taureaux comme auprès des génisses,  
Et l'on voyait, trompés par ces ardeurs factices,  
Les coqs battre de l'aile et les boucs s'attaquer  
Front contre front, dressés sur leurs jambes de faunes.

Les frelons bourdonnants et les abeilles jaunes  
Voyageaient sur sa peau sans jamais la piquer.  
Tous les oiseaux du bois chantaient à son passage,  
Ou parfois d'un coup d'aile errant la caressaient,  
Nourrissant leurs petits cachés en son corsage.

Elle emplissait d'amour des troupeaux qui passaient,  
Et les graves béliers aux cornes recourbées,  
N'écoutant plus l'appel chevrotant du berger,  
Et les brebis, poussant un bêlement léger,  
Suivaient, d'un trot menu, ses grandes enjambées.

## V

Certains soirs, échappant à tous, elle partait  
Pour aller se baigner dans l'eau fraîche. La lune  
Illuminait le sable et la mer qui montait.  
Elle hâtait le pas, et sur la blonde dune  
Aux lointains infinis et sans rien de vivant,  
Sa grande ombre rampait très vite en la suivant.  
En un tas sur la plage elle posait ses hardes,  
S'avavançait toute nue et mouillait son pied blanc  
Dans le flot qui roulait des écumes blafardes,  
Puis, ouvrant les deux bras, s'y jetait d'un élan.  
Elle sortait du bain heureuse et ruisselante,  
Se couchait tout du long sur la dune, enfonçant  
Dans le sable son corps magnifique et puissant,  
Et, quand elle partait d'une marche plus lente,  
Son contour demeurait près du flot incrusté.  
On eût dit à le voir qu'une haute statue  
De bronze avait été sur la grève abattue,  
Et le ciel contemplait ce moule de Beauté  
Avec ses milliers d'yeux.—Puis la vague furtive  
L'atteignant refaisait toute plate la rive!

## VI

C'était l'Être absolu, créé selon les lois  
Primitives, le type éternel de la race  
Qui dans le cours des temps reparaît quelquefois,  
Dont la splendeur est reine ici-bas, et terrasse  
Tous les vœux humains, et dont l'Art saint est né.  
Ainsi que l'Homme aima Cléopâtre et Phryné  
On l'aimait; et son cœur répandait, comme une onde,  
Sa tendresse abondante et sereine sur tous.  
Elle ne détestait qu'un être par le monde:  
C'était un vieux berger perfide à qui les loups  
Obéissaient.

### Jadis une Bohémienne

Le jeta tout petit dans le fond d'un fossé.  
Un pâtre du pays qui l'avait ramassé  
L'éleva, puis mourut, lui laissant une haine  
Pour quiconque était riche ou paraissait heureux,  
Et, disait-on, beaucoup de secrets ténébreux.

L'enfant grandit tout seul sans famille et sans joies,  
Menant paître au hasard des chèvres ou des oies,  
Et tout le jour debout sur le flanc du coteau,  
Sous la pluie et le vent et l'injure des bouches.  
Alors qu'il s'endormait roulé dans son manteau,  
Il songeait à ceux-là qui dorment dans leurs couches;  
Puis, quand le clair soleil baignait les horizons,  
Il mangeait son pain noir en guettant par la plaine  
Ce filet de fumée au-dessus des maisons  
Qui dit la soupe au feu dans la ferme lointaine.

Il vieillit.—Un effroi grandit à ses côtés.  
On en parlait, le soir, dans les longues veillées,  
Et d'étranges récits à son nom chuchotés  
Tenait jusqu'au matin les femmes réveillées.

A son gré, disait-on, il guidait les destins,  
Sur les toits ennemis faisait choir des désastres,  
Et, déchiffrant ces mots de feu qui sont les astres,  
Épelait l'avenir au fond des cieus lointains.  
Tout le jour il roulait sa hutte vagabonde,  
Ne se mêlant jamais aux hommes et souvent,  
Quand il jetait des cris inconnus dans le vent,  
Des voix lui répondaient qui n'étaient point du monde.  
On lui croyait encore un pouvoir dans les yeux,  
Car il savait dompter les taureaux furieux.

Et puis d'autres rumeurs coururent la contrée.

Une fille, qu'un soir il avait rencontrée,  
Sentit à son aspect un trouble la saisir.  
Il ne lui parla pas; mais, dans la nuit suivante,  
Elle se réveilla frissonnant d'épouvante;  
Elle entendait, au loin, l'appel de son désir.  
Se sentant impuissante à soutenir la lutte,  
Malgré l'obscurité redoutable, elle alla  
Partager avec lui la paille de sa hutte!

Lors, suivant son caprice impur, il appela  
Des filles chaque soir. Toutes, jeunes et belles,  
Sans révolte pourtant et sans pudeurs rebelles,  
Prêtaient des seins de vierge aux choses qu'il voulait  
Et paraissaient l'aimer bien qu'il fût vieux et laid.

Il était si velu du front et de la lèvre,  
Avec des sourcils blancs et longs comme des crins,  
Que, semblable au sayon qui lui couvrait les reins,  
Sa figure semblait pleine de poils de chèvre!  
Et son pied bot mettait sur la cime du mont,  
Quand le soleil couchant jetait son ombre aux plaines,  
Comme un sautellement sinistre de démon.

Ce vieux Satan rustique et plein d'ardeurs obscènes,  
Près d'un coteau désert et sans verdure encor

Mais que les fleurs d'ajoncs couvraient d'un manteau d'or,  
Par un brillant matin d'avril, rencontra celle  
Que le pays entier adorait.—Il reçut  
Comme un coup de soleil alors qu'il l'aperçut,  
Et frémit de désir tant il la trouva belle.  
Et leurs regards croisés s'attaquèrent.—Ce fut  
La rencontre de Dieux ennemis sur la terre!  
Il eut l'étonnement d'un chasseur à l'affût  
Qui cherche une gazelle et trouve une panthère!  
Elle passa.—La fleur de ses lourds cheveux blonds  
Se confondit, au pied de la côte embaumée,  
Comme un bouquet plus pâle, avec les fleurs d'ajoncs.  
Pourtant elle tremblait, sachant sa renommée,  
Et malgré le dégoût qu'elle sentait pour lui,  
Redoutant son pouvoir occulte, elle avait fui.

Elle erra jusqu'au soir; mais, à la nuit venue,  
Elle s'épouvanta, pour la première fois,  
De l'ombre qui tombait sur les champs et les bois.  
Alors, en traversant une noire avenue,  
Entre les rangs pressés des chênes, tout à coup,  
Elle crut voir le pâtre immobile et debout.  
Mais, comme elle partit d'une course affolée,  
Elle ne sut jamais, dans son effarement,  
Si ce qu'elle avait vu n'était pas seulement  
Quelque tronc d'arbre mort au milieu de l'allée.

Et des jours et des mois passèrent. Sa raison,  
Comme un oiseau blessé qui porte un plomb dans l'aile,  
S'affaissait sous la peur incessante et mortelle.  
Même elle n'osait plus sortir de sa maison,  
Car sitôt qu'elle allait aux champs, elle était sûre  
De voir le Vieux paraître au détour d'un chemin;  
Son œil rusé semblait dire: «C'est pour demain,»  
Et mettait comme un fer ardent sur la blessure.

Bientôt un poids si lourd courba sa volonté  
Qu'en son cœur engourdi de crainte, vint à naître  
Un besoin d'obéir à la fatalité.  
Et, décidée enfin à se rendre à son Maître,  
Elle alla le trouver par une nuit d'hiver.

La neige dont le sol était partout couvert  
Étalait sa blancheur immobile. Une brise,  
Qui paraissait venir du bout du monde, errait  
Glaciale, et faisait craquer par la forêt  
Les arbres qui dressaient, tout nus, leur forme grise.  
Dans le ciel douloureux, la lune, ainsi qu'un fil  
De lumière, indiquait à peine son profil.  
La souffrance du froid étreignait jusqu'aux pierres.

Elle marchait, les pieds gelés, et sans songer,  
Certaine qu'elle allait trouver le vieux berger,  
Et tachant d'un point noir les plaines solitaires.  
Mais elle s'arrêta clouée au sol: là-bas,  
Sur la neige, couraient deux bêtes effrayantes;  
Elles semblaient jouer et prenaient leurs ébats,  
Et l'ombre agrandissait leurs gambades géantes.  
Puis, poussant par la nuit leurs élans vagabonds,  
Toutes deux, dans l'ardeur d'une gaieté folâtre,  
Du fond de l'horizon vinrent en quelques bonds.  
Elle les reconnut: c'étaient les chiens du pâtre.  
Hors d'haleine, efflanqués par la faim, l'œil ardent  
Sous la ronce des poils emmêlés de leur tête,  
Ils sautaient devant elle avec des cris de fête  
Et ce rire velu qui découvre la dent.  
Comme deux grands Seigneurs vont en une province  
Quérir et ramener la Belle de leur Prince,  
Et, la guidant vers lui, caracolent autour,  
Ainsi la conduisaient ces messagers d'amour.

Mais l'Homme qui guettait, debout sur une butte,  
Vint, et lui prit le bras en montant vers sa hutte.

La porte était ouverte, il la poussa dedans,  
La dévêtant déjà de ses regards ardents,  
Et des pieds à la tête il tressaillit de joie,  
Ainsi qu'on fait au choc d'un bonheur qu'on attend.  
Depuis qu'il l'avait vue il était haletant  
Comme un limier qui chasse et n'atteint point sa proie!

Or, quand elle sentit traîner contre sa peau  
La caresse visqueuse ainsi qu'une limace  
De ce vieux qui gardait l'odeur de son troupeau,  
Tout son être frémit sous ce baiser de glace.  
Mais lui, tenant ce corps d'amour, aux flancs si doux,  
Que tant de fiers garçons devaient déjà connaître,  
Et fait pour être aimé si follement de tous,  
En son cœur de vieillard difforme, sentit naître  
La jalousie aiguë et sans pardon. Il eut  
Un besoin vague et fort de vengeance cruelle!

Elle subit d'abord l'amant maigre et poilu,  
Puis, comme elle luttait, il se rua sur elle  
En la frappant du poing pour qu'elle consentît,  
Et le silence épais des neiges amortit  
Quelques cris, comme ceux des gens qu'on assassine.  
Tout à coup, les deux chiens poussèrent longuement  
Par la plaine déserte un triste hurlement,  
Et des frissons de peur couraient sur leur échine.

Dans la cabane alors ce fut comme un combat:  
Les heurts désespérés d'un corps qui se débat  
Sonnant contre les murs de l'étroite demeure;  
Puis, comme les sanglots d'une femme qui pleure!  
Et la lutte reprit, dura longtemps, cessa  
Après un faible appel de secours qui passa  
Et mourut sans écho dans les champs!

Le jour pâle  
Commençait à tomber faiblement du ciel gris.  
Un vent plus froid geignait avec le bruit d'un râle.

Le givre avait roidi les arbres rabougris  
Qui semblaient morts. C'était partout la fin des choses.

Mais, comme on lève un voile, un nuage glissant  
Fit pleuvoir sur la neige un flot de clartés roses.  
Le ciel devenu pourpre éclaboussa de sang  
Et le coteau désert au bout des plaines blanches,  
Et la hutte du pâtre, et la glace des branches.  
On eût dit qu'un grand meurtre emplissait l'horizon!  
—Et le berger parut au seuil de sa maison.—  
Il était rouge aussi, plus rouge que l'aurore!  
Même, lorsque le ciel cramoisi fut lavé,  
Quand tout redevint blanc sous le soleil levé,  
Lui, hagard et debout, semblait plus rouge encore,  
Comme s'il eût trempé son visage et sa main,  
Avant que de sortir, dans un flot de carmin.  
Il se pencha, prenant de la neige, et la trace  
De ses doigts fit par terre un large trou sanglant.  
S'étant agenouillé pour se laver la face,  
Une eau rouge en coula, qu'il regardait, tremblant,  
Avec des soubresauts de peur.—Puis il s'enfuit.

Il dévale du mont, roule dans les ornières,  
Perce d'épais fourrés pareils à des crinières,  
Et fait mille détours comme un loup qu'on poursuit!  
Il s'arrête.—Son œil que la terreur dilate  
Guette de tous côtés s'il est loin d'un hameau;  
Alors dans sa main creuse il fait fondre un peu d'eau,  
Pour effacer encor quelque tache écarlate!  
Puis il repart.—Mais en son cœur surgit l'effroi  
D'errer jusqu'à la mort, sans rencontrer personne,  
Par la neige si vaste et sous un ciel si froid!  
Il écoute.—Il entend une cloche qui sonne,  
Et va vers le village à pas précipités.  
Les paysans déjà causaient de porte en porte;  
Il leur crie en courant: «Venez tous, Elle est morte!»  
Il passe.—Il va frapper aux logis écartés,

Répétant: «Venez donc, venez, je l'ai tuée!»  
Alors une rumeur grandit, continuée  
Jusqu'aux hameaux voisins. Et chacun se levant,  
Et quittant sa maison, accompagne le pâtre.  
Mais lui n'arrête pas sa course opiniâtre;  
Il marche.—Le troupeau des hommes le suivant  
Déroule par les prés sans tache un ruban sombre.  
Tout pays qu'on traverse augmente encor leur nombre;  
Ils vont, tumultueux, là-bas, vers la hauteur  
Où les guide, essoufflé, leur sinistre pasteur!

Ils ont compris quelle est la femme assassinée,  
Et ne demandent pas ni pourquoi ni comment  
Le meurtre fut commis. Ils sentent vaguement  
Planer sur cette mort comme une Destinée.

Elle avait la Beauté, lui la Ruse; il fallait  
Qu'un des deux succombât. Deux Puissances égales  
Ne règnent pas toujours. Deux Idoles rivales  
Ne se partagent point le ciel, et le Dieu laid  
Ne pardonne jamais au Dieu beau.

Sur la cime

De la côte, et devant la hutte on s'arrêta.  
Il osa seul entrer en face de son crime,  
Et, ramassant la morte aimée, il l'apporta,  
Pour la leur jeter, nue, et d'un geste d'outrage,  
Comme s'il eût crié: «Tenez, je vous la rends!»  
Puis il gagna sa hutte et s'enferma dedans.  
On l'y laissa, mordu d'amour, et plein de rage.

Sur la neige gisait le corps éblouissant  
Où n'apparaissait plus une goutte de sang;  
Car les chiens, la trouvant immobile et couchée,  
L'avaient avec tendresse obstinément léchée.  
Elle semblait vivante, endormie. Un reflet  
De beauté surhumaine illuminait sa face.  
Mais le couteau restait planté, juste à la place

Où s'ouvrait une route entre ses seins de lait.  
Sa figure faisait une tache dorée  
Sur la blancheur du sol.—Les hommes éperdus  
La contemplaient ainsi qu'une chose sacrée!  
Et ses cheveux ardents, en cercle répandus,  
Luisaient comme la queue en feu d'une comète,  
Comme un soleil tombé de la voûte des cieux;  
On eût dit des rayons qui sortaient de sa tête,  
L'auréole qu'on met autour du front des dieux!

Mais quelques paysans, des vieux au cœur pudique,  
Arrachant de leur dos la veste en peau de bique,  
Couvrirent brusquement sa claire nudité,  
Et les jeunes, ayant coupé de longues branches,  
Construit une civière et retroussé leurs manches,  
Par vingt bras qui tremblaient son corps fut emporté!

La foule, sans parole, à pas lents l'accompagne  
Et, jusqu'aux bords lointains de la pâle campagne,  
Rampe, comme un serpent, l'immense défilé.  
Et puis tout redevient muet et dépeuplé!

Mais le pâtre, enfermé dans sa hutte isolée,  
Sent une solitude horrible autour de lui,  
Comme si l'univers tout entier l'avait fui.  
Il sort et n'aperçoit que la plaine gelée!...  
La peur l'étreint. N'osant rester seul plus longtemps,  
Il siffle ses grands chiens, ses deux bons chiens de garde.  
Comme ils n'accourent point, il s'étonne, il regarde;  
Mais il ne les voit pas gambader par les champs...  
Il crie alors. La neige étouffe sa voix forte...  
Il se met à hurler à la façon des fous!

Ses chiens, comme entraînés dans le départ de tous,  
Abandonnant leur maître, avaient suivi la morte.

---

## **APPENDICE.**

Nous donnons ici, à titre purement documentaire, quelques pièces de vers inédites de Guy de Maupassant. Elles furent écrites de 1868 à 1880 et permettent de se faire une idée de son évolution poétique.

---

**VERS INÉDITS.**

# **DERNIÈRE SOIRÉE**

**PASSÉE AVEC MA MAÎTRESSE.**

Il fallait la quitter, et pour ne plus me voir  
Elle partait, mon Dieu, c'était le dernier soir.  
Elle me laissait seul; cette femme cruelle  
Emportait mon amour et ma vie avec elle.  
Moi je voulus encore errer comme autrefois  
Dans les champs et l'aimer une dernière fois.  
La nuit nous apportait et l'ombre et le silence,  
Et pourtant j'entendais comme une voix immense,  
Tout semblait animé par un souffle divin.  
La nature tremblait, j'écoutais et soudain  
Un étrange frisson troubla toute mon âme.  
Haletant, un moment j'oubliai cette femme  
Que j'aimais plus que moi. Le vent nous apportait  
Mille sons doux et clairs que l'écho répétait.  
Ce n'était plus de l'air le calme et frais murmure,  
Mais c'était comme un souffle étreignant la nature,  
Un souffle, un souffle immense, errant, animant tout,  
Qui planait et passait, me rendant presque fou,  
Un son mystérieux et qui, sur son passage,  
Réveillait et frappait les échos du bocage.  
Tout vivait, tout tremblait, tout parlait dans les bois,  
Comme si, pour fêter le plus puissant des rois,  
Et l'insecte et l'oiseau et l'arbre et le feuillage  
Parlaient, quand tout dormait, un sublime langage.  
Je restai frémissant: ce bruit mystérieux,  
C'était Dieu descendu des cieux.

C'était ce Dieu puissant si grand et solitaire  
Qui venait oublier sa grandeur sur la terre.  
Dieu las et fatigué de sa divinité,  
Las d'honneur, de puissance et d'immortalité,  
Des éternels ennuis où sa grandeur l'enchaîne,  
Qui venait partager notre nature humaine.  
Il avait choisi l'heure où tout dort et se tait,  
Où l'homme, indifférent à tout ce que Dieu fait,  
Attaché seulement à ses soins mercenaires,

Prend un peu de repos qu'il dérobe aux affaires.  
Car c'était aussi l'heure où ce Dieu généreux  
Peut bénir et donner la main aux malheureux,  
L'heure où celui qui souffre et gémit en silence,  
Qui craint pour son malheur la froide indifférence,  
Délivré du fardeau de l'égoïsme humain,  
Sans craindre la pitié peut planer libre enfin.  
Dieu vient le consoler, il soutient sa misère,  
Il rend ses pleurs plus doux, sa douleur moins amère,  
Il verse sur sa plaie un baume bienfaisant.  
D'autres craignent encore un œil indifférent,  
Et les regards de l'homme et les bruits de la terre.  
Ils cherchent aussi l'heure où tout est solitaire,  
Dieu les voit, il bénit le bonheur des amants.  
Invisible témoin, il entend leurs serments.  
Il aime cet amour qu'il ne goûtera pas  
Et dans les bois, la nuit, il protège leurs pas.  
Il était là, son souffle errait sur la nature,  
Paraissait éveiller comme un vaste murmure,  
Tout ce qu'il a formé s'animait et, tremblant,  
S'agitait au contact de ce Dieu tout-puissant,  
Et tout parlait de lui, le vent sous le feuillage,  
Et l'arbuste, et le flot caressait le rivage,  
Et tous ces bruits divers ne formaient qu'une voix:  
C'était Dieu qui parlait au milieu des grands bois.  
Tous deux nous l'écoutions et nous versions des larmes;  
Quand on va se quitter, l'amour a tant de charmes!  
Et nos pleurs, qui tombaient comme des diamants,  
Goutte à goutte brillaient sur les herbes des champs.

Mais de cette belle soirée  
Et de ma maîtresse adorée  
Que restait-il le lendemain?  
Seul le pâtre de grand matin,  
En conduisant au pâturage  
Son gras troupeau, vit sur l'herbage  
Les quelques gouttes de nos pleurs,

Seule marque de nos douleurs;  
Mais il les prit pour la rosée.  
«L'herbe n'est point encor séchée,»  
Se dit-il en pressant le pas.  
Hélas! il ne soupçonna pas  
Que de chagrins et de misères  
Cachait cette eau sur les bruyères.  
Et ses brebis qui le suivaient  
Broutaient les herbes et buvaient  
Nos pleurs sans arrêter leur course,  
Mais rien n'en a trahi la source.

1868.

*Dernière soirée passée avec ma maîtresse* a été publié par la  
*Revue des Revues* du 1<sup>er</sup> juin 1900.

## SOUVENIRS.

Voyez partir l'hirondelle,  
Elle fuit à tire d'aile,  
Mais revient, toujours fidèle,  
A son nid,  
Sitôt que des hivers le grand froid est fini.

L'homme, au gré de son envie,  
Errant promène sa vie  
Par le souvenir suivie  
De ces lieux  
Où sourit son enfance, où dorment ses aïeux.

Et puis, quand il sent que l'âge  
A glacé son grand courage,  
Il les regrette et, plus sage,  
Vient chercher  
Un tranquille bonheur près de son vieux clocher.

Rouen, 1869.

*Souvenirs* a été publié par *les Annales politiques et littéraires* du  
12 décembre 1897.

## L'ESPÉRANCE ET LE DOUTE.

Lorsque le grand Colomb, penché sur l'eau profonde,  
A travers l'Océan crut entrevoir un monde,  
Les peuples souriaient et ne le croyaient pas.  
Et pourtant, il partit pour ces lointains climats;  
Il partit, calme et fort, ignorant quelle étoile  
Dans les obscures nuits pourrait guider sa voile,  
Sur quels gouffres sans fond allaient errer ses pas,  
Quels écueils lui gardait la mer immense et nue,  
Où chercher par les flots cette terre inconnue,  
Et comment revenir s'il ne la trouvait pas.

Parfois il s'arrêtait, las de chercher la rive,  
De voir toujours la mer et rien à l'horizon,  
Et les vents et les flots jetaient à la dérive  
A travers l'Océan sa voile et sa raison.

Comme Colomb, rêvant à de lointaines grèves,  
Que d'autres sont partis, le cœur joyeux et fort,  
Car un vent parfumé les poussait loin du port  
Aux pays merveilleux où fleurissent les rêves.  
L'avenir souriait dans un songe d'orgueil,  
La gloire les guidait, étoile éblouissante,  
Et comme une Sirène, avec sa voix puissante,  
L'Espérance chantait, embusquée à l'écueil.

Mais la vague bientôt croule comme une voûte,  
Et devant l'ouragan chacun fuit sans espoir,  
Car le Doute a passé, grand nuage au flanc noir,  
Sur l'astre étincelant qui leur montrait la route.

Paris, 1871.

*L'Espérance et le Doute* a été publié par *les Annales politiques et littéraires* du 12 décembre 1897.

## LE SOMMEIL DU MANDARIN.

Sur sa table de nacre au reflet argenté,  
La lune souriait aux tours de porcelaine,  
Et trois dames causant au milieu de la plaine  
Jetaient comme cet astre une étrange clarté.

Et tandis que le vent soufflait au loin sa plainte,  
Mollement étendu sur des tapis soyeux,  
Sous les rayons fleuris de sa lanterne peinte  
Le mandarin Von-Thang avait fermé les yeux.

Pendant qu'il regardait tranquillement la flamme  
Qui versait du plafond ses filets de couleur,  
Un songe était venu voltiger sur son âme,  
Comme un oiseau de pourpre au-dessus d'une fleur.

Paris, 1872.

## **ENFANT, POURQUOI PLEURER?**

Enfant, pourquoi pleurer, puisque sur ton passage  
On écarte toujours les ronces du chemin;  
Une larme fait mal sur un jeune visage,  
Cueille et tresse les fleurs qu'on jette sous ta main.

Chante, petit enfant, toute chose a son heure;  
Va de ton pied léger, par le sentier fleuri;  
Tout paraît s'attrister sitôt que l'enfant pleure,  
Et tout paraît heureux lorsque l'enfant sourit.

Comme un rayon joyeux ton rire doit éclore,  
Et l'oiseau doit chanter sous l'ombre des berceaux,  
Car le bon Dieu là-haut écoute dès l'aurore  
Le rire des enfants et le chant des oiseaux.

Ajaccio, 1880.

# LE MOULIN.

(FRAGMENT.)

..... Tandis que devant moi,  
Dans la clarté douteuse où s'ébauchait sa forme,  
Debout sur le coteau comme un monstre vivant  
Dont la lune sur l'herbe étalait l'ombre énorme,  
Un immense moulin tournait ses bras au vent.  
D'où vient qu'alors je vis, comme on voit dans un songe  
Quelque corps effrayant qui se dresse et s'allonge  
Jusqu'à toucher du front le lointain firmament,  
Le vieux moulin grandir si démesurément  
Que ses bras, tournoyant avec un bruit de voiles,  
Tout à coup se perdaient au milieu des étoiles,  
Pour retomber, brillant d'une poussière d'or  
Qu'ils avaient dérobée aux robes des comètes?  
Puis, comme pour revoir leurs sublimes conquêtes,  
A peine descendus, ils remontaient encor.

# SABBAT.

(IMITÉ DE L'ALLEMAND.)

La lune traîne  
Ses longs rayons,  
Et sur les monts  
Et dans la plaine,  
Entendez-vous  
Ce bruit étrange?  
C'est la phalange  
Des loups-garous.

La ronde des sorcières  
Tourne,  
Tourne,  
Tourne,  
Tourne,  
La ronde des sorcières  
Tourne sur les bruyères.

Par sauts, par bonds,  
Viennent les gnomes;  
Puis les fantômes,  
Puis les démons;  
Et pour la danse  
Plus d'un pendu  
Est descendu  
De la potence.

Tous ces êtres hideux  
Tournent,

Tournent,  
Tournent,  
Tournent,  
Tous ces êtres hideux  
Tournent autour des feux.

Ce sont vos fêtes,  
Venez, damnés!  
Guillotinés,  
Portez vos têtes!  
Et vous, corbeaux,  
Criez de joie,  
Car votre proie  
Sort des tombeaux.

Les morts, sous leur suaire,  
Tournent,  
Tournent,  
Tournent,  
Tournent,  
Les morts, sous leur suaire,  
Tournent dans la nuit claire.

Le roi d'enfer,  
Sombre et livide,  
A tout préside;  
C'est Lucifer.  
L'horrible foule,  
A ses accents,  
En flots pressants,  
S'agite et roule.

Et le bal monstrueux  
Tourne,  
Tourne,  
Tourne,  
Tourne,

Et le bal monstrueux  
Tourne..... et fait peur aux cieux.

Mais, comme un rêve,  
Tout a passé,  
Tout a cessé,  
Le jour se lève.  
A l'Orient,  
Le ciel est rose,  
L'insecte cause  
Avec le vent.

Du coq la voix sonore  
Chante,  
Chante,  
Chante,  
Chante,  
Du coq la voix sonore  
Chante une belle aurore.

G. DE V. (GUY DE VALMONT).

## SONNET.

Un nuage a passé sur votre ciel, Madame,  
Cachant l'astre éclatant qu'on nomme l'Avenir,  
La douleur a jeté son crêpe sur votre âme  
Et vous ne vivez plus que dans un souvenir.

Tout votre espoir s'éteint comme meurt une flamme,  
Aucun lien parmi nous ne vous peut retenir,  
Vous souffrez et pleurez, et votre cœur réclame  
Le grand repos des morts qui ne doit pas finir.

Mais songez que toujours, quand le malheur nous ploie,  
Aux cœurs les plus meurtris Dieu garde un peu de joie  
Comme un peu de soleil en un ciel obscurci.

Et que de ce tourment qui ronge notre vie,  
Madame, si demain vous nous étiez ravie,  
Bien d'autres souffriraient qui vous aiment aussi.



# TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Lettres de M <sup>me</sup> Laure de Maupassant à Gustave Flaubert.	IX
Lettre-Préface.	XXV
Le Mur.	1
Un Coup de soleil.	9
Terreur.	13
Une Conquête.	17
Nuit de neige.	27
Envoi d'amour.	31
Au Bord de l'Eau.	35
Les Oies sauvages.	49
Découverte.	53
L'Oiseleur.	57
L'Aïeul.	61
Désirs.	65
La Dernière Escapade.	69
Promenade.	85
Sommation.	89
La Chanson du rayon de lune.	95
Fin d'amour.	101
Propos des rues.	109
Vénus rustique.	117

## APPENDICE.

### VERS INÉDITS.

Dernière soirée passée avec ma maîtresse.	147
Souvenirs.	151
L'Espérance et le Doute.	153

Le Sommeil du mandarin.	155
Enfant, pourquoi pleurer?	157
Le Moulin (fragment).	159
Sabbat.	161
Sonnet.	165



## NOTES



[1] Lettre de Gustave Flaubert au conseil municipal de Rouen:  
*Par les Champs et par les Grèves.*

## Au lecteur



Cette version électronique reproduit dans son intégralité la version originale.

La ponctuation n'a pas été modifiée hormis quelques corrections mineures.

L'orthographe a été conservée. Seuls quelques mots ont été modifiés. Ils sont soulignés par des tirets. Passer la souris sur le mot pour voir le texte original.



\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK ŒUVRES  
COMPLÈTES DE GUY DE MAUPASSANT - VOLUME 02 \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

# THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project

Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to

you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg**

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

### **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

### **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:  
[www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.